

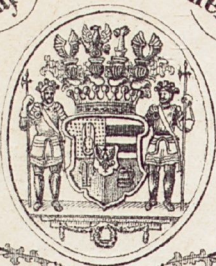


60/100

Zur

Gräfl.vom Hagen'schen

Majors - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 4267



CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.



ORIENTALISCHES

REPERTORIUM



CHEF-D'OEUVRES

DE

R E G N A R D.

TOME TROISIEME.



A P A R I S ,

Chez B E L I N , Imprimeur - Libraire ,
rue Jacques , n^o. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.



h



L 43)

LES FOLIES

AMOUREUSES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Représentée, pour la première fois,
le 15 janvier 1704.



P E R S O N N A G E S .

ALBERT , *jaloux et tuteur d'Agathe.*

ERASTE , *amant d'Agathe.*

AGATHE , *amante d'Eraste.*

LISETTE , *servante de M. Albert.*

CRISPIN , *valet d'Eraste.*

*La scène est dans une avenue , devant le
château d'Albert.*



LES FOLIES
AMOUREUSES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LORSQU'EN UN plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein,
Eraste est de retour.

8 LES FOLIES AMOUREUSES,

L I S E T T E.

Eraste !

A G A T H E.

D'Italie.

L I S E T T E.

D'où savez-vous cela , madame , je vous prie ?

A G A T H E.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

L I S E T T E.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi , c'est un guide excellent que l'amour !

A G A T H E.

J'étois à ma fenêtre , en attendant le jour ,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte ,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte ,
Tant pour prendre le frais , que pour flatter l'espoir
Qui pourroit attirer Eraste pour me voir.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas envie , à ce qu'on peut comprendre,

COMEDIE.

Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre :
 Il arrive le soir; et vous , au point du jour ,
 Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
 C'est perdre peu de temps. Mais si , par aventure ,
 Albert, votre tuteur , jaloux de sa nature ,
 Vient à nous rencontrer , que dira-t-il de nous ?

A G A T H E.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
 J'ai trop long-temps languï sous son cruel empire :
 Je lève enfin le masque ; et , quoi qu'il puisse dire ,
 Je veux , sans nul égard , lui montrer désormais
 Comme je prétends vivre , et combien je le hais.

L I S E T T E.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !
 Pour moi, j'aimerois mieux cent fois servir le diable. ..
 Oui , le diable: du moins , quand il tiendrait sabbat ,
 J'aurois quelque repos. Mais , dans mon triste état ,
 Soir , matin , jour ou nuit , je n'ai ni paix ni trêve :
 Si cela dure encor , il faudra que je crève.
 Tant que le jour est long , il gronde entre ses dents :
 « Fais ceci , fais cela ; va , viens ; monte , descends ;
 » Fais bien la guette à l'œil , ferme porte et fenêtre ;
 » Avertis , si de loin tu vois quelqu'un paroître. »
 Il s'arrête , il s'agite , il court sans savoir où ,

70 LES FOLIES AMOUREUSES,

Toute la nuit il rode ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux ,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus long-temps un maître de la sorte.

A G A T H E.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Eraste est différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ses engagemens.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serois fille à prendre un parti violent ;
Et sous un habit d'homme, en chevalier errant ;
Pour m'affranchir d'Albert et de ses loix si dures,
Irois par le pays chercher des aventures.

L I S E T T E.

Oh ! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis çàution que vous en trouverez.

A G A T H E.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,

Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire,
 J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs;
 La contrainte où je suis irrite mes desirs.
 Présentement qu'Eraste à m'épouser s'apprête,
 Mille vivacités me passent par la tête.
 J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison,
 Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
 Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?

L I S E T T E.

Bon ! votre vieux cerbère est à la découverte,
 Faut-il le demander ? Il rode dans les champs ;
 Il fait toute la nuit sentinelle en dedans ;
 Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
 S'il pouvoit, par bonheur, choir en quelque embuscade,
 Et que des égrillards, avec de bons bâtons.....
 Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ; écoutons.

S C E N E II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde
 Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde,
 Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts.

12 LES FOLIES AMOUREUSES,

J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
 Grace au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
 En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
 Je vis hier roder un certain curieux,
 Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
 Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
 Met à chaque moment en défaut ma prudence;
 Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
 Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
 Ce n'est point par douceur qu'on rend sage les filles;
 Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
 Et que de bons barreaux, larges comme la main,
 Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
 Mais j'entends quelque bruit; et, dans le crépuscule,
 J'entrevois quelqu'objet qui marche et qui recule;
 Approchons. Qui va là? Personne ne répond.
 Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

L I S E T T E, *à part.*

Je tremble.

A L B E R T.

C'est Lisette: Agathe est avec elle.

A G A T H E.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle,

A L B E R T.

Qui, oui. C'est moi, c'est moi. Mais, à l'heure qu'il est,

Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

A G A T H E.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, et respirer le frais.

L I S E T T E.

Oui.

A L B E R T.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

L I S E T T E, *à part.*

Que ce seroit bien fait !

A L B E R T, *à Lisette.*

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Pas le mot.

A L B E R T.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

L I S E T T E, à *Albert.*

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
 Chez vous, toute la nuit, ou n'entend autre chose
 Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
 Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
 Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
 Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille :
 Je veux me rendormir, mais point : un Juif errant,
 Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand ;
 Un lutin, que l'enfer a vomî sur la terre
 Pour faire aux gens dormant une éternelle guerre,
 Commence son vacarme et nous lutine tous.

A L B E R T.

Et quel est ce lutin et ce Juif errant ?

L I S E T T E.

Vous.

A L B É R T.

Moi ?

L I S E T T E.

Oui, vous. Je croyois que ces brusques manières
 Venoient de quelqu'esprit qui vouloit des prières ;
 Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
 Si c'étoit ame, ou corps, qui faisoit ce sabbat,
 Je mis, un certain soir, à travers la montée,
 Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.

Cela fit tout l'effet que j'avois espéré.
 Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
 En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
 J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle:
 Je n'y fus pas long-temps qu'aussitôt, patatras,
 Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas:
 Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
 Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
 Soudain j'entends crier: A l'aide, je suis mort.
 A ces cris redoublés, et dont je risois fort,
 J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
 Avec une apostrophe au milieu de la face,
 Et votre nez cassé me fit voir, par écrit,
 Que vous étiez un corps, et non pas un esprit.

A L B E R T.

Ah! malheureuse engeance! apanage du diable!
 C'est toi qui m'as joué ce tour abominable?
 Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

L I S E T T E.

Non? c'étoit seulement pour attraper l'esprit.

A L B E R T.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
 Que de vingt coups de poing au milieu du visage.....

A G A T H E , *le retenant.*

Hé! monsieur, doucement.

A L B E R T , *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici ,
Vous , la belle , attraper quelque gourmande aussi.

(*à part.*)

Taisez-vous , s'il vous plaît. Pour punir son audace ,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.

(*à Lisette.*)

Qu'on sorte de ce pas.

L I S E T T E , *feignant de pleurer.*

Juste ciel! quel arrêt!

Monsieur!....

A L B E R T .

Non ; dénichons au plutôt , s'il vous plaît.

L I S E T T E , *riant.*

Ah! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne ,
De croire qu'en quittant votre triste personne ,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un écolier qui sort d'avec son précepteur ;
Une fille long-temps au célibat liée ,
Qui quitte ses parens pour être mariée ;
Un esclave qui sort des mains des mécréans ,

Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
 Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame ;
 Un époux quand il suit le convoi de sa femme ,
 N'ont pas le demi quart tant de plaisir que j'ai
 En recevant de vous ce bienheureux congé.

A L B E R T.

Désortir de chez moi tu peux être ravie ?

L I S E T T E.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

A L B E R T.

Qui ! puisqu'il est ainsi je change de desir ,
 Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
 Tu resteras ici pour faire pénitence.

(à Agathe.)

Et vous , sans raisonner , rentrez en diligence.

(*Agathe rentre en faisant la révérence , Lisette en fait autant ; Albert la retient , et continue.*)

Demeure , toi ; je veux te parler sans témoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

IL faut l'amadouer ; j'ai besoin de ses soins.
(*haut.*)

Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses.
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

ALBERT.

Tu sais depuis long-temps que sur le cœur d'Agathe,
J'ai, comme on doit l'avoir, l'ame un peu délicate.
La donzelle bientôt prendroit le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.

Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
 Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie;
 Cette dame étant morte, un parent me pria
 D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
 L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon ame,
 Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

L I S E T T E.

Votre femme ? fi donc !

A L B E R T.

Qu'entends-tu par ce ton ?

L I S E T T E.

Fi ! vous dis-je.

A L B E R T.

Comment ?

L I S E T T E.

Hé ! fi ! fi ! vous dit-on,

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
 Et j'en appellerois à votre barbe grise.

A L B E R T.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé,
 Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
 Faire des héritiers dont l'heureuse naissance
 De mes collatéraux détruisse l'espérance.

L I S E T T E.

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira ;
C'est moi qui vous le dis.

A L B E R T.

Et pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Que sais-je ?

A L B E R T.

Qui t'a de deviner donné le privilège ?
Dis donc ; parle ; réponds ?

L I S E T T E.

Mon Dieu, je ne dis rien,
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

A L B E R T.

Ne te mets point en peine.
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

L I S E T T E.

Ah ! vous avez raison.

A L B E R T.

Tu sais bien qu'ici-bas,

Sans trouver quelqu'embûche on ne peut faire un pas ;
 Des pièges qu'on me tend mon ame est alarmée.
 Je tiens une brebis avec soin enfermée :
 Mais des loups ravissans rodent pour l'enlever ;
 Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
 Et pour ne craindre rien de leur noire furie ,
 Je veux , de toutes parts , fermer la bergerie ;
 Faire , avec soin , griller mon château tout autour ;
 Et ne laisser par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
 J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture ,
 Pour faire , à mon desir , attacher la clôture.

L I S E T T E

Qui ? moi !

A L B E R T .

Je ne veux pas que cette invention.
 Paroisse être l'effet de ma précaution.
 Agathe , avec raison , pourroit être alarmée
 De se voir , par mes soins , de la sorte enfermée ;
 Cela pourroit causer du refroidissement :
 Mais , en fille d'esprit , il faut adroitement
 Lui dorer la pilule , et lui faire comprendre
 Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre ;
 Et que , la nuit passée , un nombre de bandits
 N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

L I S E T T E .

Mais croyez-vous , monsieur , avec ce stratagème

22 LES FOLIES AMOUREUSES,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

A L B E R T.

Ce n'est pas ton affaire; il suffit, je le veux.

L I S E T T E.

Allez, vous êtes fou, de vouloir, à votre âge,
Une seconde fois tâter du mariage;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites-maisons.

A L B E R T.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

L I S E T T E.

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste:
Mais si j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la tête et par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins:
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai, contre toi, prendre un parti contraire.

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous
terre.

Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus
aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV.

ALBERT, *seul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie ;
Lisette ne vaut rien ; mais de crainte de pis,

Malgré sa brusque humeur , je la garde au logis :
Je ne laisserai pas , quoi qu'on dise et qu'on glosé ;
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MON maître , qui m'attend au cabaret prochain ;
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà , je crois , notre homme ; il faut feindre de
sorte.

ALBERT.

Que faites-vous ici seul , et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour , monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Où ?

CRISPIN.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.

J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenus, je vis de l'industrie,
Comment bien d'autres font ; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
Un mien parent me fit apprentif maltotier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT, *d part.*

Voilà bien des métiers ! Du bas jusques en haut.
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.

(*haut.*)

Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connoissez mal ; j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos,
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère.

On m'a même accusé d'avoir un caractère.
 Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur,
 Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

A L B E R T.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

C R I S P I N.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
 Et je ne serois pas réduit d'être valet,
 Si je n'avois eu bruit avec le châtelet.
 Mais un jour on verra triompher l'innocence.

A L B E R T.

Vous avez, dites-vous ?....

C R I S P I N.

Voyez la médisance !

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
 Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
 En un certain boubier j'aperçus certain coche :
 En homme secourable aussitôt je m'approche ;
 Et pour le soulager du poids qui l'arrêtoit,
 J'ôtai du magasin les paquets qu'il portoit.
 On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
 De ces paquets perdus me rendre responsable :
 Le prévôt s'en mêloit ; c'est pourquoi mes amis
 Me conseillèrent tous de quitter le pays.

28 LES FOLIES AMOUREUSES.

A L B E R T.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

C R I S P I N.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanois, payé de ma personne.
Savez - vous bien, monsieur, que j'étois dans
Crémone ?..

A L B E R T.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi ?

C R I S P I N.

Ce que je veux ?

A L B E R T.

Où.

C R I S P I N.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

A L B E R T.

Où : mais il ne faut pas trop long-temps y rester...
Serviteur.

C R I S P I N.

Serviteur. Avant de nous quitter,

Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà.

A L B E R T.

Mais... il est à son maître.

C R I S P I N.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut sirôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte,
Y serons-nous bientôt ?

A L B E R T.

Si vous allez bien vite.

C R I S P I N, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations.

(*Haut.*)

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars, et dites-moi quelle heure il pourroit être.

A L B E R T.

La demande est plaisante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux
passans :

Allez l'apprendre ailleurs ; partez : je vous conseille

30 LES FOLIES AMOUREUSES ,
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu. Bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

CET homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi , ce début commence à m'interdire.
Le vicillard me paroît un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout , il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille , et j'aime à ferrailer.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS j'apperçois mon Maître.

ERASTE.

Hé bien ! quelle nouvelle ,
Cher Crispin ? Dans ces lieux as-tu vu cette belle ?
As-tu vu ce tuteur ? et vois-tu quelque jour ,
Quelque rayon d'espoir , qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai , ce n'étoit pas la peine
 De venir de Milan ici tout d'une haleine ,
 Pour nous en retourner d'abord du même train ;
 Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
 Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule ?
 Vous souvient-il , monsieur , quand ma maudite mule
 Me jeta , par malice , en ce trou si profond ?
 Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre manière

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire ,
 Je vous dirai , monsieur , que j'ai vu le jaloux ,
 Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
 Il faudra du canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout , quoi qu'il dise et qu'il fasse ;
 Et je ne prétends point abandonner ces lieux ,
 Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
 L'amour , de ce brutal , vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurois , pour le succès , assez bonne espérance

32 LES FOLIES AMOUREUSES ,

Si de quelque argent frais nous avons le secours ;
C'est le nerf de la guerre , ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe , en mariage ,
A trente mille écus de bon bien en partage :
Quand elle n'auroit rien , je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée ,
Son image en mon cœur est tellement gravée ,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs , qui sembloient l'un pour l'autre
être faits ,
Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence ,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence ,
Albert , ce vieux jaloux , que l'enfer confondra ,
Par avis de parens , d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point ; et lui , comme je pense ,
De moi ni de mon nom n'a nulle connoissance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-fâcheux esprit ,
Défiant , dur , brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si , dans la forteresse ,
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos pour nos desseins conçus .

De faire un siège ouvert, on former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos de termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siège réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors ;
Connoître les endroits, les foibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche ; aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut ;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille :
C'est de même à-peu-près quand on prend une fille ;
N'est-il pas vrai, monsieur ?

ERASTE.

A quelque chose près,
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence.

34 LES FOLIES AMOUREUSES,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que , sans bruit , sans tambours ,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux , pour lui faire comprendre....

ERASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre.
Et pour ne point donner de soupçons dangereux ,
Evitons de rester plus long-temps en ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN, *seul.*

MOI , comme ingénieur et chef d'artillerie ,
Je vais voir où je dois placer ma batterie ,
Pour battre en brèche Albert , et l'obliger bientôt
A nous rendre la place , ou soutenir l'assaut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son pays et comment il se nomme)
Est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder :
Cependant, n'en déplaie à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier libre et seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

VENEZ , sous ces arbres épais ,
Pendant quelques momens, prendre avec moi le frais:

LISETTE , *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant , depuis plus de six mois ,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT ,

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie.
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE , *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je sois avec vous ,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur , ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire ,
Quand j e suis près de vous , plus que je ne respire.

ALBERT , *à Agathe.*

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.

Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles , d'ordinaire assez dissimulées ,
Font , au seul nom d'époux , d'abord les réservées ,
Masquent leurs vrais desirs , et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi , que le pouvoir de la vérité presse ,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foiblesse ,
J'ai le cœur plus sincère ; et je vous dis sans fard ,
Que j'aspire à l'hymen , et plutôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il , au printemps de son âge ,
De vouloir se soustraire au joug du mariage ,
Et de se retrancher du nombre des vivans ?
Il étoit des maris bien avant des couvens ;
Et je tiens , moi , qu'il faut suivre , en toute méthode ,
Et la plus ancienne , et la plus à la mode.
Le parti d'un époux est le plus ancien ,
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

En personnes d'esprit , vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre :
Je veux me marier. Riche comme je suis ,
On me vient , tous les jours , proposer des partis.

38 LES FOLIES AMOUREUSES,

Qui paroissent pour moi d'un très-grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'en-
gage ;

(à Agathe.)

Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire ; et que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

A G A T H E.

Comment donc !

A L B E R T.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

A G A T H E.

Vous avez, s'il vous plaît, dit....

A L B E R T.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourrissois une sincère ardeur.

A G A T H E.

Votre discrétion vraiment ne paroît guère.

A L B E R T.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

COMEDIE.

39

A G A T H E.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

A L B E R T.

Et pourquoi , mon enfant ?

A G A T H E.

C'est que rien n'est si faux ;
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

A L B E R T.

Vous ne m'aimez donc pas ?

A G A T H E.

Non : mais , en récompense ,
Je vous hais à la mort.

A L B E R T.

Et pourquoi ?

A G A T H E.

Qui le sait ?

On aime sans raison , et sans raison on hait.

L I S E T T E , *à Albert.*

Si l'aveu n'est pas tendre , il est du moins sincère.

40 LES FOLIES AMOUREUSES ,

A L B E R T , *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait , basilic , pour te plaire ?

L I S E T T E .

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés ; elle est aimable et fraîche :
Elle a l'esprit bien fait , et vous l'humeur revêche :
Elle n'a pas seize ans , et vous êtes fort vieux :
Elle se porte bien , vous êtes catharreux :
Elle a toutes ses dents qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une , encore branle-t-elle ,
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse ici bas plairiez-vous ?

A L B E R T .

Si j'ai pris , pour lui plaire , une inutile peine ,
Je veux , parlasembleu , mériter cette haine ,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas ,
Loin de tous damoiseaux , où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons , vite , marchons.

A G A T H E .

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt ; marchons sans tant parler.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE,

LISETTE, CRISPIN.

(*Eraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.*)

ALBERT, *à part.*

QUEL triste contre-temps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux, et sa sottie figure.

(*haut à Eraste.*)

Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi ?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'est Eraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.

(*Eraste continue à saluer.*)

ALBERT.

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites ?

42 LES FOLIES AMOUREUSES,
Parlez donc; je suis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue :
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux.
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur; l'air qu'ici l'on respire,
Est tout-à-fait mal-sain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passans.

AGATHE.

Hélas ! rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Quel'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté.

Et cet air si fleuri, vous manquez de santé.

A L B E R T.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

E R A S T E.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

A L B E R T.

Où, le pays est beau, chacun en parle ainsi:
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée;
Votre chaise à présent doit être accommodée;
Votre présence ici ne fait aucun besoin;
Partez; vous devriez être déjà bien loin.

E R A S T E.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

A L B E R T.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.

(à Agathe et à Lisette.)

Rentrez, rentrez.

L I S E T E.

Monsieur...

A L B E R T.

Eh ! rentrez , vous dit-on.

E R A S T E.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que madame , pour moi , souffre la moindre chose.

A G A T H E.

Non , monsieur , demeurez : et , jusques à demain ,
Différez , croyez-moi , de vous mettre en chemin ,
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

A L B E R T.

Que de cérémonie !

(*Agathe rentre.*)

SCÈNE IV.

ALBERT, LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Lisette.

ALLONS, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :

Mais, devant ces messieurs, tout haut, je vous dirai :
 Que le ciel enverra quelque honnête personne ,
 Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
 Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau ,
 Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
 A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
 Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
 Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
 Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin.
 Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire !

ALBERT, lui mettant la main sur la bouche ,
 et la faisant rentrer.

Ah! je t'arracherai ta langue de vipère.

SCÈNE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

JE ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis:
Leurs plaintes et leurs cris me toucheroient peut-être.

(*haut.*)

Çà, de quoi s'agit-il ? parlez, vous voilà maître :
Mais, sur-tout, soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ERASTE.

J'en suis ravi dans l'ame.

Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,

Et vous faites fort bien de lui tenir la main.

Tous les maris devoient faire ce que vous faites.

Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes!..

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends

Ne suivre la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! je suis si soul des femmes!..

Et je suis si ravi, quand quelques bonnes ames

Se servent de main-mise un peu de temps en temps...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme

Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;

Qui, sans être jamais de soupçons combattu,

Compte tranquillement sur sa frêle vertu;

Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.

Il faut faire, soi-même, en tout temps, sentinelle;

48 LES FOLIES AMOUREUSES ,

Suivre par-tout ses pas ; l'enfermer , s'il le faut ;
Quand elle veut gronder , crier encor plus haut :
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe ,
Le plus fin , quel qu'il soit , en est toujours la dupe.

A L B E R T .

Nous sommes un peu grecs sur ces matières-là ;
Qui pourra m'attraper , bien habile sera.
Chaque jour , là-dedans , j'invente quelque adresse ,
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
Ma foi , vous aurez beau , messieurs leurs partisans ,
Débonnaires maris , doucereux courtisans ,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile ,
Publier que je suis un brutal , un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

E R A S T E .

Quand vous seriez jaloux , devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre ?
Sans être un peu jaloux , on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux , disent-ils , qui sans cesse querelle ,
Est plutôt le tyran , que l'amant d'une belle :
Sans relâche agité de fureur et d'ennui ,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.

Insupportable

Insupportable à tous , odieux à lui-même ,
 Chacun à le tromper met son plaisir extrême ,
 Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux ,
 Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
 C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
 Mais pour moi , je soutiens un parti tout contraire ,
 Et dis qu'un galant homme , et qui fait tant d'aimer ,
 Par de jaloux transports peut se voir animer ,
 Céder à ce penchant ; et qu'il faut dans la vie ,
 Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes , vous me charmez , monsieur , par votre esprit.
 Je voudrois , pour beaucoup , que cela fût écrit ,
 Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez-vous , monsieur : là , pour vous satis-
 faire ,
 Je vous écrirai tout sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT , *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé , je m'en souviendrai bien.
 Vous n'avez pas , je crois , autre chose à me dire.
 Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
 Que le ciel vous maintienne en ces bons sentimens ;
 Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE VI.

LISETTE , ERASTE , ALBERT , CRISPIN.

L I S E T T E .

AU secours ! Aux voisins ! Quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah ciel ! est-il possible ?
Pauvre seigneur Albert , que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

A L B E R T .

Qu'est-il donc arrivé ?

L I S E T T E .

La plus rude disgrâce...

A L B E R T .

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

L I S E T T E .

Agathe....

E R A S T E .

Hé bien ! Agathe ?

L I S E T T E .

Agathe , en ce moment ,
Vient de devenir folle , et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle !

ERASTE.

Ah ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

L I S E T T E.

Ah ! monsieur , ce malheur n'est que trop véritable.
 Quand , par votre ordre exprès , elle a vu travailler
 Ce maudit serrurier , venu pour nous griller ;
 Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paroître ,
 Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre ,
 J'ai , dans le même instant , vu ses yeux s'égarer ,
 Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
 Elle tient des discours remplis d'extravagance ;
 Elle court , elle grimpe , elle chante , elle danse.
 Elle prend un habit , puis le change soudain
 Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
 Tout-à-l'heure elle a mis , dans votre garde-robe ,
 Votre large culotte et votre grande robe ;
 Puis prenant sa guitare , elle , de sa façon ,
 Chanté différens airs en différent jargon.
 Enfin , c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
 On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ERASTE.

Qu'entends-je ? juste ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance , et malheureuses grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ,
C'étoient des hurlemens qu'on ne peut exprimer ;
De rage elle battoit les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout , et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCENE VII.

AGATHE , ALBERT , ERASTE ,
LISETTE , CRISPIN.

LISETTE.

HÉLAS ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE *en habit d'Espagnolette , avec une
guitare , faisant le musicien , chante.*

Toute la nuit entière ,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière.

Ah ! qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ERASTE , *bas à Crispin.*

Malgré son mal , Crispin , l'aimable et doux visage

CRISPIN , *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *chante.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

54 LES FOLIES AMOUREUSES ,
Vous êtes du métier ? Musiciens , s'entend ?
Fort vains , fort altérés , fort peu d'argent comptant ?
Je suis , ainsi que vous , membre de la musique ,
Enfant de *gere sol* ; et de plus , je m'en pique ;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo* , que je trouve excellent.
Parce qu'il est de moi , je veux , sans complaisance ,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

A L B E R T .

Ah ! ma chère Lisette ; elle a perdu l'esprit.

L I S E T T E .

Qui le sait mieux que moi , ne vous l'ai-je pas dit ?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

C R I S P I N .

Ce qui m'en plaît , monsieur , sa folie est gaillarde.

A L B E R T .

Elle a les yeux troublés , et la mine hagarde.

A G A T H E .

J'aime les gens de l'art.

(*Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement , et laisse baiser l'autre à Eraste.*)

Touchez-là , touchez-là.

L'air que vous entendez est fait en *a mi la* ;
 C'est mon ton favori : la musique en est vive ,
 Bizarre , pétulante , et fort récréative ;
 Les mouvemens légers , nouveaux , vifs et pressés.
 L'on m'envoya chercher , un de ces jours passés ,
 Pour détrempier un peu l'humeur mélancolique
 D'un homme dès long-temps au lit paralytique :
 Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon ,
 Trois sages médecins venus dans la maison ,
 La garde , le malade , un vieil apothicaire
 Qui venoit d'exercer son grave ministère ,
 Sans respect du métier , se prenant par la main ,
 Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à *Eraste*.

Voir une faculté faire en rond une danse.
 Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence ,
 Cela doit être beau , monsieur !

ERASTE, bas à *Crispin*.

Quoi ! malheureux ,
 Tu peux rire , et la voir en cet état affreux !

AGATHE.

Attendez .. doucement... mon démon de musique
 M'agite , me saisit... je tiens du chromatique.
 Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...

56 LES FOLIES AMOUREUSES,

Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge.

(*Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.*)

Pouah. C'est un *diésis* que j'avois à la gorge.

Or donc, dans le *duo* dont il est question,

Vous y verrez du vif et de la passion :

Je réussis des micux et dans l'un et dans l'autre.

(*Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Eraste.*)

Voilà votre partie ; et vous, voilà la vôtre.

(*Elle tousse pour se préparer à chanter.*)

C R I S P I N.

Ecartons-nous un peu ; je crains les *diésis*.

L I S E T T E , à part.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

A L B E R T.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.

Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

A G A T H E.

Parbleu, vous chanterez.

A L B E R T.

Hé bien ! je chanterai,

Et, si c'est ton desir encor, je danserai.

ERASTE, *ouvrant son papier, à part.*

Une lettre, Crispin !

CRISPIN, *bas à Eraste.*

Ah ! ciel ! quelle aventure ?

Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Çà, comptez bien vos temps, pour partir ; cette fois
C'est vous qui commencez. Allons, vite. Un, deux,
trois.

*(Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure
sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien
avec colère.)*

Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons ?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser ou braire ?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,

18 LES FOLIES AMOUREUSES,

Interrompre un concert, où ta seule présence
Cause des contre-temps et de la discordance ?
Vit-on jamais un âne essayer des *bémols*,
Et se mêler au chant des tendres rossignols ?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage ?
Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,
Pour chanter un concert, sortit-il de son trou !
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, à *Agathe*.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie :
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade il montre son savoir ;
Qu'il fasse une musique, et prompte, et vive, et tendre,
Qui m'enlève !

LISSETTE, à *Crispin*.

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort.

(*bas à Agathe.*)

Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Crispin.*

Nous pourrions à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ERASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert,

Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE, *chante.*

L'Ucellero.

No, non è matto,

Chi, cercando di quà, di là,

Va trovando la liberta :

Ut re mi, re mi fa ;

Mi fa sol, fa sol la.

Al dispetto

D'un vecchio bruto,

Et cercando di quà, di là,

L'Ucellero si salverà :

Ut re mi, re mi fa ;

Mi fa sol, fa sol la.

(*Elle sort en chantant et en dansant autour d'Eraste.*)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ERASTE,
CRISPIN.

ALBERT.

LISETTE, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

MA pauvre maîtresse ! ah ! j'ai le cœur saisi !
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

(Elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.)

SCENE X.

S C E N E X.

E R A S T E , C R I S P I N .

E R A S T E , *ouvrant la lettre.*

I L est entré. Lisons...

« Vous serez surpris du parti que je prends ; mais
 » l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque
 » jour , j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout entre-
 » prendre. Vous , de votre côté, essayez tout pour
 » me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais
 » autant que je vous aime ».

Que dis-tu , je te prie ,
 De tout ce que tu vois , et de cette folie ?

C R I S P I N .

J'admire les ressorts de l'esprit féminin ,
 Quand il est agité de l'amoureux lutin.

E R A S T E .

Il faut que , cette nuit , sans plus longue remise.
 Nous fassions éclater quelque noble entreprise ,
 Et que nous l'arrachions , Crispin , d'un joug si dur.

C R I S P I N .

Vous voulez l'enlever ?

I.

4

62 LES FOLIES AMOUREUSES.

ERASTE.

Ce seroit le plus sûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains après cela....

ERASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ERASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ERASTE.

Il me vient un dessein... Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui dà.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :

Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
 Me choisir un asyle en partant de ces lieux.
 Là , bravant du jaloux le dépit et la rage ,
 Nous disposerons tout pour notre mariage.
 La joie et le plaisir règnent dans ce séjour ,
 Et nous y conduirons et l'hymen et l'amour.

SCÈNE XI.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Eraste*.

AH! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
 Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
 Cet homme est à vous ?

ERASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace , ordonnez-lui
 Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

64 LES FOLIES AMOUREUSES,

A L B E R T.

De sa science

Il a daigné tantôt me faire confiance :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

C R I S P I N.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière !...

A L B E R T, *d Crispin.*

Ah ! monsieur !

C R I S P I N.

Refuser, lorsqu'on vous en prioit,
De dire le chemin et l'heure qu'il étoit !

A L B E R T.

Pardonnez mon erreur.

C R I S P I N.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

A L B E R T.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant, sans lui donner secours ?

(à Eraste.)

Monsieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Crispin, je t'en conjure ;
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.

(à Albert.)

Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez ?....

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remède qu'il est plus à propos de suivre....
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais aussi soyez sûr que mon bien, et ma vie....

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCENE XII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

QUE veut dire celà ? par quel heureux destin
Est-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des secrets admirables,
Et faisois tous les jours des cures incurables;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile

D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent; qui nous en donnera?

ERASTE, *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN, *seul.*

L'AMOUR y pourvoira.

Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

FIN DU SECOND ACTE.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois, s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroit mon tourment.

COMEDIE.

69

Près d'elle, mon esprit, comme le sien se trouble ;
Son accès de folie à chaque instant redouble.

(à Eraste.)

Ah ! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
Cet homme, qui tantôt m'a vanté sa science,
Veut-il de ses secrets faire l'expérience ?
En l'état où je suis, je dois tout accorder ;
Et, lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre ;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre ;
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En m'en développant la cause et les effets,
Qu'en vérité, je crois, qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point sa science profonde.
 Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
 Pour tous genres de maux apportent des trésors :
 C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscités des morts.
 Mais, si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
 Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire :
 Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
 Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.
 D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
 Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
 Apprendre, en voyageant, des secrets surprenans.

SCENE III.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH ciel ! vous allez voir bien une autre folie.
 Si cela dure encor, il faudra qu'on la lie,

SCENE IV.

AGATHE *en vieille*, LISETTE,
ERASTE, CRISPIN.

AGATHE.

BON jour, mes doux amis: Dieu vous garde, mes enfans.

Hé bien! qu'est-ce? Comment passez-vous votre tems:
Que le ciel pour long-tems la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits.
Il faut se divertir, c'est moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; et, malgré sa vieillesse,
On trouveroit encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau;

72 LES FOLIES AMOUREUSES ,

Je fais rubis sur l'ongle , et n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

L I S E T T E.

Peste !

A G A T H E.

Cui vraiment, du Champagne encor , quand il en
reste.

On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous , quatre-vingt dix-huit ans ,
Vienne la Saint-Martin.

L I S E T T E.

La jeunesse est complète.

A G A T H E.

Tout autant ; mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas , à l'âge où me voilà ,
D'avoir des serviteurs , et qui m'en content , dà.
Mais vois-tu , mon ami , veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'hui , c'est piètre marchandise ;
Ils ne valent plus rien : et pour en ramasser ,
Tiens , je ne voudrois pas seulement me baisser.

E R A S T E , *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

A L B E R T , *bas à Eraste.*

Hélas ! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge , je vaux encor mon pesant d'or.
 Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort :
 Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge ,
 Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en ménage.
 C'est tuer la jeunesse , à vous en parler franc ,
 Que la mettre sitôt en un péril si grand.
 Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
 A vous dire le vrai j'étois assez gentille.
 A vingt-sept ans , j'avois déjà quatorze enfans.

L I S E T T E.

Quelle fécondité ! Quatorze !

AGATHE.

Oui , tout grouillans ,
 Et tous garçons encor ; je n'en avois point d'autres,
 Et n'en voyois aucun tourné comme les nôtres.
 Mais ce sont des fripons , et qui finiront mal.
 Les malheureux voudroient me voir à l'hôpital.
 Croiriez-vous que , depuis la mort de feu leur père,
 Ils m'ont , jusqu'à-présent , chicané mon douaire ?
 Un douaire gagné si légitimement !

A L B E R T , *à part.*

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarement ?

74 LES FOLIES AMOUREUSES,

LESETTE, *à part.*

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles,

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois très-grand besoin de quelques cent pistoles,
Prêtez-les moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme ?
Ne me refusez pas, de grace, cette somme.

ALBERT, *bas à Eraste.*

Je veux flatter son mal.

ERASTE, *bas à Albert*

Vous ferez sagement.

Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

L I S E T T E, *bas à Albert.*

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

A L B É R T, *bas.*

D'accord.

L I S E T T E, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut;
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

A L B E R T, *bas.*

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.

(*haut à Agathe.*)

Tiens, voilà cet argent : va ; puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

A G A T H E, *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

L I S E T T E.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge, et demander justice.

(à Albert.)

Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service!
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens!

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Eraste, lui remettant la bourse.*

VOILA de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ERASTE, *bas à Lisette.*

J'aurai soin du procès; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

L I S E T T E.

N'ayez point de chagrin ;
J'en répons corps pour corps , il est en bonne main.

S C E N E V I.

A L B E R T , E R A S T E.

A L B E R T.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point , et je m'impatiente.

E R A S T E.

Je ne sais qui l'arrête ; il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

S C E N E V I I.

A L B E R T , E R A S T E , C R I S P I N.

A L B E R T.

Eh ! monsieur , venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
 « Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement. »
 J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
 Pour savoir si le mal, dont nous cherchons les causes,
 Réside dans la basse ou haute région :
 Hippocrate dit oui, mais Galien dit non :
 Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble,
 Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
 Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
 En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
 Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes,
 Mais j'espère employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moi ? si j'en ai guéri ? Ah ! vraiment , je le crois.
 Il entre dans mon art quelque peu de magie.
 Avec trois mots , qu'un juif m'apprit en Arabie ,
 Je guéris une fois l'infante de Congo.
 Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
 Je laisse aux médecins exercer leur science
 Sur les maux dont le corps ressent la violence :
 Mais l'objet de mon art est plus noble ; il guérit
 Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
 Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque ,
 Atrabilaire , fou , même hypocondriaque ,
 Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
 Sage , comme je suis , et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé , monsieur , d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps , entrons chez cette belle.

ALBERT , *l'arrêtant.*

Non , s'il vous plaît , monsieur , il n'en est pas besoin ;
 Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCENE VIII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

TOUT va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse.
A su tirer d'Albert ces cent louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ERASTE,

Tu sauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe, et nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter :
Tant qu'il suivra ses pas nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ERASTE.

J' imagine un moyen des plus fous , mais n'importe ;
La pièce en vaudra mieux , plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert , qu'avec de certains mots ,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos ,
Tu pourrois la guérir de cette maladie ,
Si quelqu'autre vouloit prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement ;
Va , si de belle peur le vieillard ne trépassé ,
Il faudra , pour le moins , qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais , comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein ,
Sans en avoir rien su , puisse prêter la main ?

ERASTE.

Je l'instruirai de tout , je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra ,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra ,
Pour me donner le temps d'expliquer ce mystère ,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCENE IX.

LISETTE , ERASTE , ALBERT , CRISPIN.

CRISPIN , *à part.*

DIEU conduise la barque et la mette à bon port!

ALBERT.

Ah ! messieurs , sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal ,
Elle s'est mise en homme. En cet accès fatal ,
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre ,
Un bonnet de dragon , un large cimenterre.
Elle ne parle plus que de sang , de combats ;
Mon argent doit servir à lever des soldats ;
Elle veut m' enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ERASTE, AGATHE,
LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en juste-au-corps, avec un bonnet
de dragon.*

MORBLEU, vive la guerre!

Je ne puis plus rester inutile sur terre.

(à Eraste.)

Mon équipage est prêt. Ah ! Marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne ;
Et cette nuit, enfin, je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu ! les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles !
Celui qui m'a prêté son argent, je le tien

84 LES FOLIES AMOUREUSES ,

Pour le plus grand coquin , le plus juif , le plus chien ,
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE.

Par-tout où vous irez , je suis de la partie.
(*bas à Albert.*)
Il faut , avec prudence , entrer dans sa manie.

AGATHE.

Se quitte , avec plaisir , l'étendard de l'amour.
Je puis , sous ses drapeaux , aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités , de l'esprit , des manières ,
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières.
Mais quoi ! Que voulez-vous ? Je ne suis point leur fait,
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant , cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui ,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.

(*à Crispin.*)

Amène mes chevaux. L'occasion est belle.
Partons , courons , volons.

(*Eraste parle bas à Albert.*)

CRISPIN

CRISPIN, à *Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.
(*Albert surprend Eraste parlant à Agathe.*)

ERASTE, à *Albert.*

J'examinois ces yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite ment.

A G A T H E.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs !
Enfans, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs,
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressent ici l'horreur et le carnage ,
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon ;
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir votre vue.
Ah ! marauds , vous fuyez ! Non , point de quartier ;
tue.

(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de temps voilà bien du sang répandu.

36 LES FOLIES AMOUREUSES,

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien, je la vois qui repose.

(*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraste parle
bas à Agathe.*)

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose.

Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité.

Qui veut avec effort se mettre en liberté.

Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il faut la sauver,

Est bien fort, et pourroit dans peu nous l'enlever.

Si j'avois un sujet, dans cette maladie,

En qui je fisse entrer cet esprit de folie,

Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet

Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole

Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ERASTE, à *Crispin*.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant,

CRISPIN,

Malepeste ceci n'est pas un jeu d'enfant.

On ne sauroit agir avec prudence.

Quand dans le corps d'un homme un démon prend
séance.

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;

Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ERASTE, à *Albert*.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,

Je veux bien me livrer à son expérience.

Je commence à douter de l'effet ; et je croi

Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi,

Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,

Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.

Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,

Un genou contre terre, et vous tenez bien là,

Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,

Votre main dans la sienne étroitement serrée.

88 LES FOLIES AMOUREUSES ;

(à Albert.)

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

A L B E R T.

Oui , je consens à tout.

C R I S P I N.

Tant mieux. Sans plus attendre ,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.
(Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux
amans , en disant :)

M I C R O C , S A L A M , H Y P O C R A T A.

A G A T H E , se levant de son fauteuil.

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

E R A S T E.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

A G A T H E.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble.

E R A S T E.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !
Quels abîmes profonds s'entrouvrent sous mes pas !

Quel dragon me poursuit ? Ah ! traître tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(*Il poursuit Albert l'épée à la main.*)

CRISPIN, *se mettant au-devant d'Eraste ,
à Albert.*

Ah ! monsieur , évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous , sauvez-vous.

ERASTE.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte ,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, *de même*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur ,
De bon esprit-de-vin , des gouttes d'Angleterre ,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut,
Lisette, tiens ma clef; va, cours vite là-haut;
Prends la fiole où...

L I S E T T E.

Je crains, en ce désordre extrême,
De faire un *qui pro quo*; vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, *de même.*

Courez donc au plutôt. Laissez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

L I S E T T E, *poussant Albert.*

Allez vite; allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

1800-1802

SCENE XI.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois vous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin ! et *vivat* la folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre sort ;
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE XII, et dernière.

ALBERT, *seul, tenant une fiole.*

J'APPORTE un élixir d'une force étonnante.
 Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante ?
 Lisette ! Agathe ! O ciel ! tout est sourd à mes cris.
 Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
 Au voleur ! à la force ! au secours ! je succombe.
 Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe ,
 Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit ;
 Et moi seul en ce jour j'avois perdu l'esprit.
 Voilà de mon amour la suite ridicule.
 Ah ! maudite bouteille , et vieillard trop crédule !
 Allons , suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
 Traîtres de ravisseurs vous serez tous pendus.
 Et toi , sexe trompeur , plus à craindre sur terre
 Que le feu , que la faim , que la peste et la guerre
 De tous les gens de bien tu dois être maudit !
 Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

F I N.

LES MÉNECHMES,

O U

LES JUMEAUX,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Représentée, pour la première fois, le
vendredi, 4 décembre 1705.



É P Î T R E

A M O N S I E U R

D E S P R É A U X.

F A V O R I des neuf sœurs, qui, sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace ;
O toi, qui, comme lui, maître en l'art des bons
vers,

As joui de ton nom, et mis l'envi aux enfers ;
Et qui, par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaiteur un prince tel qu'Auguste :
Ouvre une main facile ; accepte avec plaisir
Un poëme imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans, admirateur fidèle,
Ton style, de tout temps, m'a servi de modèle

Et si quelque bon vers , par ma veine est produit ,
 De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
 Toi-même as bien voulu , sensible à mes prières ,
 Sur cet ouvrage offert me prêter des lumières.
 Ton applaudissement , que rien n'a suspendu ,
 De celui du public m'a toujours répondu .

Qui peut mieux , en effet , dans le siècle où nous
 sommes ,

Aux règles du bon goût assujettir les hommes ?

Qui connoît mieux que toi le cœur et ses travers ?

Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;

Et , sous un art heureux découvrant la nature ,

La vérité par-tout y brille toute pure .

Mais qui peut , comme toi , prendre un si noble
 essor ,

Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?

Que d'auteurs , en suivant Despréaux et Pindare ,

Se sont fait un destin commun avec Icare !

De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherché en vain ,

Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main :

Si je l'ai méritée , et que tu me la donnes ,
Ce présent sur mon front vaudra mille couronnes ;
Et pour disciple enfin , si tu veux m'avouer ,
C'est par cet endroit seul qu'on pourra me louer.

REGNARD.

PERSONNAGES.

MENECHME,
LE CHEVALIER } frères jumeaux
MENECHME, }
DEMOPHON, *père d'Isabelle.*
ISABELLE, *amante du Chevalier.*
ARAMINTE, *vieille tante d'Isabelle, amou-
reuse du Chevalier.*
FINETTE, *suyvante d'Araminte.*
VALENTIN, *valet du Chevalier.*
ROBERTIN, *notaire.*
UN MARQUIS *gascon.*
M. COQUELET, *marchand.*

La scène est à Paris, dans une place publique.



LES MÉNECHMES,

OU

LÉS JUMENTAUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER MÉNECHME, *seul.*

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait ;
Je ne puis plus long-temps souffrir sa négligence ;
Tous les jours le coquin lasse ma patience ;
Il sait que je l'attends.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais enfin je le voi.

D'où viens-tu donc , maraud ? Dis ; parle ; réponds-moi.

VALENTIN *met à terre une valise qu'il portoit, et s'assied dessus.*

Quant à présent , monsieur , je ne vous puis rien dire ;
Un moment , s'il vous plait , souffrez que je respire ;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir , et me jouer des tours ?
Je ne sais qui me tient , que de vingt coups de canne...
Quoi ! maraud ! pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise , il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! monsieur , ces commis sont de terribles gens !
Les juifs , tout juifs qu'ils sont , sont moins durs ,
moins arabes :

Ils ne répondent que par monosyllabes.

Oui. Bon. Paix. Quoi ? Monsieur.... Je n'ai pas le
loisir.

Mais , monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir....
Vous me rompez la tête ; allez. Enfin , les traîtres ,
Quand on a besoin d'eux , sont plus fiers que leurs
maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas , s'il vous plaît.

Voyant que le commis qui gardoit ma valise
Usoit depuis une heure avec moi de remise ,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux ,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse ?

VALENTIN.

Vous savez que chacun , monsieur , à sa foiblesse ;
Mais le mauvais exemple , encor plus que le vin ,
Me retient , malgré moi , dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts , monsieur , pour l'éviter
Mais je vous aime trop , je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc , maraud ?

VALENTIN.

Monsieur , un long usage ;
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Assez souvent d'un vin bien pris et mal cuvé
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit :
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux foiblesses des autres ,
Leur passer leurs défauts , comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin ,
Si je te connoissois à ce seul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! si je joue un peu , c'est pour passer le temps.
 Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans ,
 Je vous entends jurer au travers de la porte :
 Je jure , comme vous , quand le jeu me transporte ;
 Et ce qui peut tous deux nous différencier ,
 Vous jurez dans la chambre , et moi sur l'escalier.
 Je vous imite en tout. Vous , d'une ardeur extrême ,
 Buvez , jouez , aimez ; je bois , je joue et j'aime :
 Et si je suis coquet , c'est vous qui le premier ,
 Consummé dans cet art , m'apprîtes le métier.
 Vous allez chaque jour , d'une ardeur vagabonde ,
 Faisant raffle par-tout , de la brune à la blonde.
 Isabelle à présent vous retient sous sa loi ;
 Vous l'aimez , dites-vous , je ne sais pas pourquoi...

LE CHEVALIER.

Tu ne sais pas pourquoi ! se peut-il qu'à ses charmes ,
 A ses yeux tout divins on ne rende les armes ?
 Je la vis chez sa tante , où je fus enchanté ;
 Le trait qui me perça , mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant pour sa tante Araminte ,
 Toute folle qu'elle est , vous aviez l'ame atteinte.
 J'approuvois fort ce choix : outre que ses ducats

Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
 J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la tante,
 Et moi je pourchassois Finette la suivante:
 Ainsi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Oui; je vois, en un mot,
 Que tu fais le docteur; et que tu n'es qu'un sot.
 Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
 Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, *redressant la valise, pour la
 mettre sur son épaule.*

J'obéis; cependant, si je voulois parler,
 Sur un si beau sujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre,

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-temps , comme vous , été dans le soupçon ;
 Mais de votre cachet la figure et l'empreinte ,
 Et l'adresse bien mise , ont dissipé ma crainte.
 Lisez plutôt ces mots distinctement écrits :
 C'est « A monsieur Ménechme , à présent à Paris. »

LE CHEVALIER.

Il est vrai ; mais enfin , quoi que tu puisses dire ,
 Je ne reconnois point cette façon d'écrire ;
 Enfin , ça n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc , monsieur , pour une bête ?
 En revenant de Flandres , où par trop brusquement
 Vous avez pris congé de votre régiment ;
 Et passant à Péronne , où fut le dernier gîte ,
 Nous y prîmes la poste ; et , pour aller plus vite ,
 Vous me fîtes porter au coche , qui partoît ,
 Votre malle assez lourde , et qui nous arrêtoit :

J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse ;
 Je fis, par le commis, mettre dessus l'adresse :
 Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi, dans l'instant, je veux être éclairci.
 Ouvrez vite, et voyons quel est tout ce mystère

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire.
 Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Rompez chaînes et cadénats.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.
 Or, sus, instrumentons

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

V A L E N T I N.

Monsieur, point de courroux.

Au troc que nous faisons , peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas , moi , que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise

L E C H E V A L I E R

Et ces lettres , maraud , qui faisoient mon bonheur ,
Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur ,
Qui me les rendra ? Dis.

V A L E N T I N , *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez , en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

L E C H E V A L I E R , *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisans
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps ?

V A L E N T I N.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colère.

(*Le Chevalier lit les lettres.*)

V A L E N T I N.

Mais sans perdre de temps faisons notre inventaire.

(*Il examine les hardes de la valise , et tire un sac de procès.*)

Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine , ou quelque bas-
Normand.

(*Il tire un habit de campagne.*)

L'habit est vraiment lest , et des plus à la mode.
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige ;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Sj vous ne mentez pas , monsieur , je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
 D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
 Tu sais qu'ayant perdu père, mère et parens,
 Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
 Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
 Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
 Un frère seul resta de toute la maison,
 Avec un oncle avare, et riche, disoit-on.
 En différens pays j'ai brusqué la fortune,
 Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune ;
 Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
 Que depuis très-long-temps mon frère me croit mort.

VALENTIN.

Je le sais ; et de plus, je sais que votre mère
 Mourut en accouchant de vous et de ce frère :
 Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait
 En toute sa personne est rendu trait pour trait ;
 Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
 Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
 Que les yeux les plus fins s'y trompoient aisément ;
 Et notre père même, en commençant à croître,
 Nous attachoit un signe afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois ;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'ame surprise,
Valentin. A ce frère appartient la valise ;
Et j'apprends , en lisant la lettre que je tiens ,
Que notre oncle est défunt , et qu'il laisse ses biens
A ce frère jumeau , qui doit ici se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute , je te prie , avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(*Il lit.*)

« Je vous attends , monsieur , pour vous remettre
» comptant les soixante mille écus que votre oncle
» vous a laissés par testament , et pour épouser
» mademoiselle Isabelle , dont je vous ai plusieurs
» fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient
» fort , et son père Démophon souhaite cette affaire
» avec passion. Ne manquez donc point de vous
» rendre au plutôt à Paris , et faites-moi la grace

» de me croire votre très-humble et très-obéissant
 » serviteur ».

ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
 Qui travailloit pour nous du vivant de mon père.
 La date, le dessus, et le nom bien écrit,
 Dans mes préventions confirment mon esprit.
 Mon frère, pour venir au gré de cette lettre,
 Comme moi, sa valise au coche aura fait mettre ;
 Et dans le même temps, ce rapport de grandeur,
 De cachet et de nom a causé ton erreur :
 Et je conclus enfin, sans être fort habile,
 Que mon frère est déjà peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être ; et je suis stupéfait
 Des effets surprenans que le hasard a fait.
 Il faut que justement je fasse une méprise,
 Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
 Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
 Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré :
 Un frère qui reçoit tous ces biens qu'on lui laisse,
 Et qui vient enlever encor votre maîtresse.
 Voilà tout à la fois cinq ou six incidens
 Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LES MENECHMES,

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout ; et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frère ;
Mais il faut déterrer le frère et le notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zèle et mon empressement ;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles,
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sait mon retour ;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flamme.
Tu sais le caractère et l'esprit de la dame :
Elle est vieille, et jalouse à désoler les gens ;
Ses airs et ses discours sont tous impertinens ;
Enfin, c'est une folle, et qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate.

Incertain du succès, je la veux ménager.
 Retourne à la douane, au coche, au messenger.
 Mais Araminte sort. Va vite où je t'envoie.

(*Valentin emporte la malle et sort.*)

SCÈNE III.

ARAMINTE, FINETTE,
 LE CHEVALIER, *à part.*

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui. Quelle
 joie!

Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.

Pareil empressement doit l'agiter, je croi.

Comment me trouves-tu ? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante,

Votre beauté surprend, ravit, enlève, enchante.

Il semble que l'amour, dans ce jour si charmant,

Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.

LES MENECHMES,

(*Appercevant le Chevalier qui s'approche.*)

Ah! monsieur, vous voilà! Quel destin favorable;
Plus que je n'espérois, presse votre retour?
Et quel dieu près de moi vous ramène?

LE CHEVALIER.

L'amour.

ARAMINTE.

L'amour! le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence

Me dédommage bien des chagrins de l'absence.

Non, je ne vois que vous, qui, sans art, sans secours;
Puissiez paroître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoiqu'absente,
A votre souvenir me rendoit-il présente?

Votre portrait charmant, et qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prîtes le mien,
Me consolait un peu d'une absence effroyable;
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe, et me suit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.

Et cette nuit encor , je rappelle mon songe ,
 (O douce illusion d'un aimable mensonge !)
 Je me suis figuré , dans mon premier sommeil ,
 Etre dans un jardin au lever du soleil ,
 Que l'aurore vermeille , avec ses doigts de roses ,
 Avoit semé de fleurs nouvellement écloses :
 Là , sur les bords charmans d'un superbe canal ,
 Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal ,
 Où cent flots écumans , et tombant en cascades ,
 Semblent être poussés par autant de Náyades ;
 Là , dis-je , reposant sur un lit de roseaux ,
 Je vous vois sur un char sortir du fond des eaux :
 Vous aviez de Vénus et l'habit et la mine :
 Cent mille Amours pousoient une conque marine ;
 Et les Zéphirs badins , volant de toutes parts ,
 Faisoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez , je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame , à cet aspect , d'étonnement saisie.....

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant sur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, vous-même en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

A R A M I N T E.

De grâce, dites-moi, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble et divin ?

L E C H E V A L I E R.

Le plus divin du monde ;

Vous sentiez la déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain ;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, et couronné de fleurs,
Je vous persuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a causé mon réveil.

A R A M I N T E.

Je suis au désespoir de cette circonstance ;

Et voilà des valets l'ordinaire imprudence !
Toujours mal-à-propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, et je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrois que , pour vous satisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimère ,
Et qu'un heureux hymen , entre nous concerté ,
Pût donner à vos feux plus de réalité.

Mais j'en crains le retour ; dans le siècle où nous
sommes ,

Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes :
Et la possession souvent du premier jour
Leur ôte tout le sel et le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame , pour vous mon amour est extrême :
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même :
Et si , par un malheur que je n'ose prévoir ,
Votre mort... Ah ! grands dieux ! quel affreux déses-
poir !

Mon ame , en y pensant , de douleur possédée....

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée.

Et , pour mieux célébrer le plaisir du retour ,
 Je veux que nous dinions ensemble dans ce jour.
 J'ai fait , dès ce matin , inviter une amie ,
 Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame , cet honneur m'est bien avantageux.
 Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
 Pour revenir plutôt , je pars en diligence.

A R A M I N T E .

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici , dans un moment , je reviens sur mes pas.

S C E N E I V .

A R A M I N T E , F I N E T T E .

A R A M I N T E .

L'AMOUR qu'il a pour moi ne s'imagine pas :
 Mais en revanche aussi , je l'aime à la folie.
 Comment le trouves-tu ?

F I N E T T E .

Sa figure est jolie.

Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi ;
Nous nous aimons un peu.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

MAIS quelqu'un vient ici.

C'est Démophon.

DEMOPHON.

Bon jour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frère.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre nièce Isabelle est d'âge à marier ;
Et monsieur Robertin, dont je connois le zèle,
A su me ménager un bon parti pour elle ;

Un jeune homme doué d'esprit et de vertu ,
 Possédant , qui plus est , soixante mille écus
 D'un oncle qui l'a fait unique légataire ,
 Dont ledit Robertin est le dépositaire :
 Et j'apprends , par les mots du billet que voici ,
 Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

A R A M I N T E.

J'en suis vraiment fort aise

D E M O P H O N.

Or donc , ce mariage
 Etant pour la famille un fort grand avantage ,
 Et vous voyant déjà , ma sœur , sur le retour ,
 N'ayant , comme je crois , nul penchant pour l'amour ,
 Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire ,
 Vous feriez de vos biens donation entière ,
 Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

A R A M I N T E.

Jusqu'à ma mort ! Vraiment ce projet me plaît fort !
 Vous vous êtes promis , il faut vous dépromettre.
 L'âge , comme je crois , peut encor me permettre
 D'aspirer à l'hymen , et d'avoir des enfans.

D E M O P H O N.

Vous moquez-vous , ma sœur ? Vous avez cinquante ans.

A R A M I N T E.

ARAMINTE.

Moi j'ai cinquante ! moi ! Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !

Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune ! Il est de sottes gens !

DEMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grace ;
Et je raisonne ainsi. J'en ai cinquante, et passe ;
Vous êtes mon aînée ; *ergo*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'est qu'un sot ;

Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs et nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que, malgré les complots qu'en votre ame vous faites.
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous et ma nièce. Adieu.
C'est moi qui vous le dis, m'entendez-vous, mon frère ?
Allons, Finette, allons.

(*E'*le sort.)

SCENE VI.

FINETTE, DEMOPHON.

DEMOPHON.

Le joli caractère!

FINETTE.

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
 Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs,
 Ma maîtresse est encor, malgré vous, jeune et belle;
 Et tous les connoisseurs vous la soutiendront telle.

SCENE VII.

DEMOPHON, *seul.*

Je jugeois à-peu-près quels seroient ses discours:
 Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
 Allons voir le notaire; et prenons des mesures
 Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
 Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
 Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOTRE frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peines ;
Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au coche, au messager, à la poste, et par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ai passé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue :
J'ai même rencontré ce gascon, ce marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis...

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si long-temps cette somme :
Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN,

Tant mieux. Ne sachant plus enfin quel parti prendre,

A la douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
 Là, j'ai vu votre frère, au milieu des commis,
 Qui s'emportoit contr'eux du *qui pro quo* commis.
 Je l'ai connu de loin, et cette ressemblance,
 Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance :
 Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
 Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois.
 Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
 Il est brusque, impoli ; son humeur est toute autre :
 On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
 Et c'est un franc Picard, qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
 Dans un provincial nourri sans politesse :
 Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
 Cet air sauvage et dur qui règne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'observois sa querelle ;
 Et quand il est sorti, j'ai fait briller mon zèle ;
 J'ai flatté son esprit, enfin, j'ai si bien fait,
 Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
 Il s'est même informé pour une hôtellerie.
 Moi dans les hauts projets dont mon ame est remplie,
 J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici.
 Il doit dans un moment me venir joindre ici.

L E C H E V A L I E R.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est charmée?

V A L E N T I N.

La fortune aujourd'hui me paroît désarmée.
 Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
 Que de la ressemblance on pourroit profiter,
 Pour obtenir plutôt Isabelle du père,
 Et tirer, qui plus est, cet argent du notaire:
 Ce seroit deux bons coups à la fois.

L E C H E V A L I E R.

Où vraiment

V A L E N T I N.

Cela pourroit peut-être arriver aisément.
 A notre campagnard nous donnerions la tante;
 Pour vous seroit la nièce, et pour moi la suivante.

L E C H E V A L I E R.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi dessein,
 Pour mettre promptement cet affaire en bon train?

V A L E N T I N.

Il faut premièrement quitter cette parure,
 Prendre d'un héritier l'habit et la figure;
 L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en sais rien ;
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la première vue.
Imposez au notaire ; et soyez diligent
Autant que vous pourrez à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frère, au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse et vaine et ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hasard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si, pour ce bien offert, tu me vois quelqu'ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle et son cœur.
Je l'adore ; et je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence :
Son père n'en sait rien, et ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas ;

Et n'ayant pour tout bien que la cape et l'épée ,
Toute mon espérance auroit été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousoit autant qu'on le promet ,
On se marieroit plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire ,
Il faut être vêtu comme l'est votre frère ,
Il porte le grand deuil ; son linge est éfilé ;
Un baudrier noué d'un crêpe entortillé ;
Sa perruque de peu diffère de la vôtre ;
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous enrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;

Vous dînez demain. Je crois voir votre frère ;
 Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
 Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
 De tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCENE II.

MENECHME, *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A LA fin vous voilà, monsieur. Depuis long-temps,
 Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MENECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru, de ma vie,
 Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
 Quel pays ! Quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
 Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
 On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège ;

Par-tout quelque filou m'investit et m'assiège.
Là , l'épée à la main , des archers mal-faisans ,
Conduisant leur capture , insultent les passans.
Un fiacre , me couvrant d'un déluge de boue ,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et , voulant me sauver , des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! Quels cris ! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

V A L E N T I N.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

M E N E C H M E.

Comment ! J'aimerois mieux cent fois être au sabbat ,
Un bois plein de voleurs est plus sûr . Ma valise ,
Contre la foi publique , en arrivant , m'est prise ;
On la change en une autre , où ce qui fut dedans ,
A le bien estimer , ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

V A L E N T I N.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

M E N E C H M E.

Je ne le vois que trop. Suffit , ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.

Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

V A L E N T I N.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre et fort tranquille,
Comptez-vous de rester long-temps en cette ville?

M E N E C H M E.

Le moins que je pourrai, je n'ai pas trop sujet,
De me louer fort d'elle, et d'être satisfait;
Je viens m'y marier.

V A L E N T I N.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

M E N E C H M E.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, et qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singulière,
M'a laissé depuis peu comme à son légataire.

V A L E N T I N.

Tout est-il pour vous seul, monsieur?

M E N E C H M E.

Assurément

La guerre m'a défait d'un frère heureusement.
 Depuis près de vingt ans , à la fleur de son âge ,
 Il a de l'autre monde entrepris le voyage ,
 Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le ciel lui fasse paix ,
 Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
 Si vous avez besoin de mon petit service ,
 Vous pouvez m'employer , monsieur , à tout office :
 Je connois tout Paris , et je suis toujours prêt
 A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme ,
 Un honnête bourgeois , que Démophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Démophon ?

MENECHME.

Justement , c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui peut vous enseigner mieux que moi sa maison ?
 Nous irons. Avez-vous avec lui quelqu'affaire ?

MENECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un notaire
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment je le croi ;
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi :
Il est de mes amis ; et nous irons ensemble.

SCENE III.

FINETTE, VALENTIN, MENECHME.

VALENTIN, *à part.*

Mais j'aperçois Finette. Ah ! juste ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, *à Valentin.*

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond ; ma maîtresse s'ennuie.

(*Apperveant Ménechme qu'elle prend pour le
Chevalier.*)

Ah ! vous voilà , monsieur ! vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

F I N E T T E.

J'allois , au-devant de vos pas ,
 Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas ,
 Ma maîtresse ne peut en deviner la cause.
 Mais qu'est-ce donc , monsieur ? quelle métamorphose !
 Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil ?
 En peu de temps , vraiment , vous avez pris le deuil.
 Faut-il , pour un dîner , s'habiller de la sorte ?
 Venez-vous d'un convoi , monsieur ?

M E N E C H M E.

Que vous importe ?

(*à part à Valentin.*)

Je suis comme il me plaît. Les filles , en ces lieux ,
 Ont l'abord familier , et l'esprit curieux.

V A L E N T I N , *bas à Ménéchme.*

C'est l'humeur du pays ; et , sans beaucoup d'instance ,
 Avec les étrangers elles font connoissance.

F I N E T T E.

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser :
 À ce qui vous survient je dois m'intéresser :
 Ma maîtresse a pour vous une tendresse extrême ,
 Et je dois l'imiter.

LES MENECHMES ,

MENECHME.

Votre maîtresse m'aime ?

FINETTE..

Ne le savez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu

Si, jusques à ce jour, j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelqu'épreuve :

Et, si vous en voulez de plus solide preuve ,

Quand vous souhâkerez, vous serez son époux.

MENECHME.

Je serai son époux ?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MENECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est, ma foi, fort honnête!

(à part, à Valentin.)

Voilà, sur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,

Mille amans sont venus s'offrir à ma maîtresse :

Mais Ménechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MENECHME.

D'où savez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous savez le mien.

MENECHME.

D'où je sais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en sus jamais rien,
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, et sers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous,
Je ne m'y connois pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes-là, ma mie, en très-mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maîtresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, fait trouver compagnie,
Belle et de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MENECHME.

Votre maîtresse fait un fort joli métier !

FINETTE, *bas à Valentin.*

Mais parle-moi donc , toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu , dans un moment , déranger sa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain et vague ,
A tel point qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroissoit assez sage ; et peut-on
Perdre en si peu de temps et mémoire et raison ?

(*à Ménechme.*)

Voulez-vous , de bon sens , me dire une parole ?

MENECHME.

Mais vous-même , ma mie , êtes-vous ivre ou folle ?
De me baliverner avec vos contes bleus ,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'est-ce qu'une Araminte , un objet qui m'adore ,
Une amie , un dîner , et cent discours encore ,
Tous plus sots l'un que l'autre , à quoi l'on ne com-
prend ,

Non plus qu'à de l'algèbre , ou bien de l'alcoran .

F I N E T T E .

- Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable ,
Ni dîner au logis ?

M E N E C H M E .

Non , je me donne au diable .
Votre maîtresse ailleurs , en ses nobles projets ,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets .
Et vous , son émissaire , et son honnête agente ,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera ,
Je vous en avertis ; quittez ce métier-là .
Faites votre profit de cette remontrance ,

F I N E T T E .

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma maîtresse un discours aussi sot :
Je vais lui dire tout , sans oublier un mot .

(à Valentin .)

Adieu , digne valet d'un trop indigne maître :
J'espère que dans peu nous nous ferons connoître .

(à part .)

Je ne le connois plus , et ne sais où j'en suis .

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUELLE ville, bon Dieu ! Quel étrange pays !
On me l'avoit bien dit , que ces femmes coquettes ,
Pour faire réussir leurs pratiques secrettes ,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin ,
Pour leur dresser après quelque piège au besoin .

VALENTIN.

Au coche elle aura pu savoir comme on vous nomme ,
Et que vous arrivez pour toucher une somme .

MENECHME.

Justement , c'est de-là qu'elle a pu le savoir :
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête ,
Il ne faut pas , ma foi , que ce soit une bête .

VALENTIN.

Ne restons pas , monsieur , en ce lieu plus long-temps :
Les femmes à Paris ont des attraits tentans ,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre .

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

S C E N E V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME,
VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

NON je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez si je ments : parlez-lui , le voilà.

ARAMINTE, *à Menechme qu'elle prend
pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monsieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend ; et vous savez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

MENECHME.

En vérité, madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que, dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas

A voir ce que je vois... Car enfin vos appas,
 Quoiqu'un peu..... dérangés..... pourroient bien me
 confondre :

(*à part.*)

Si, d'ailleurs... Par ma foi je ne sais que répondre.

A R A M I N T E.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
 Ne m'annoncent-ils point de triste événement ?
 Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
 Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
 Vous êtes-vous battu ?

M E N E C H M E.

Jamais je ne me bats.

A R A M I N T E.

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas ;
 Quand on s'aime, et qu'on a pour but de chastes
 chaînes,
 Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines,
 Tout, entre deux amans, ne doit devenir qu'un.
 Il faut mettre nos maux et nos biens en commun ;
 Et je veux avec vous courir même fortune.

M E N E C H M E.

Je vous suis obligé de vous voir si commune ;

Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez , madame , avec tant de bonté.

A R A M I N T E .

Mais je ne comprends point quels discours sont les
vôtres.

F I N E T T E .

Bon ! madame , il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

V A L E N T I N , *bas à Araminte*

Dans ses discours , par fois , il est impertinent.

A R A M I N T E .

Entrons donc pour dîner.

M E N E C H M E .

Je ne puis maintenant ,
J'ai quelqu'affaire ailleurs.

A R A M I N T E .

J'ai tort de vous contraindre à
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

M E N E C H M E .

Quel diantre de discours ! Passez , et laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence !
 Ferme , monsieur ; ici poussez bien l'insolence :
 Mais , ma foi , si jamais chez nous vous revenez ,
 Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai , je consens , pour punir ma folie ,
 Que la porte sur moi se brise et m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me déguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
 N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
 Qui je suis , d'où je viens , où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !

Et de quel coche ici me venez-vous parler ?

MENECHME.

Du coche le plus rude où mortel puisse aller ;
 Et je ne pense pas que , de Paris à Rome ,
 Un autre , quel qu'il soit , cahotte mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit

FINETTE.

— Il ne perd pas beaucoup.
 Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup :
 C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.
 Des soins plus importans me mettent en souci :
 C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
 Et non pas pour dîner avec des créatures
 Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! quels termes sont-ce là ?

FINETTE.

Des créatures ! nous ! Ah ! madame, voilà
 Les deux plus grands fripons.... Si vous m'en voulez
 croire,
 Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différend je ne veux rien connoître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise , est-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse ! et quelle est ma foiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse !
Finette, tu le sais , rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ! scélérat ! ton cœur n'est point touché ?

MENECHME.

Là, là , consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement , il passera de même.

ARAMINTE.

Va , n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.
(*Elle s'en va.*)

MENECHME.

Bon : je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCENE VI.

FINETTE, MENECHME,
VALENTIN.FINETTE, *à Menechme.*

AH ! maudit renégat, le plus méchant du monde !
Que le ciel te punisse, et l'enfer te confonde !
Si nous avons bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé ;
Et ce n'est plus lui-même.

(*Finette sort ; Menechme la suit, et s'arrête à l'entrée
d'une rue.*)

MENECHME, *à Finette et à Araminte, qu'il
suit des yeux.*

Adieu donc, mes princesses ;
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME, *revenant à Valentin.*

Mais voyez quelle rage et quel déchaînement !
 J'ai senti cependant un tendre mouvement ;
 Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la suivante
 D'un minois revenant, et fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez, jusqu'au bout, bravement combattu ;
 Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
 Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
 Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
 Là, si vous me jugez digne de quelqu'emploi,
 Vous pourrez m'occuper, et vous servir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtresse :
 Un desir curieux, plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
 Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

Adieu , jusqu'au revoir.

SCENE VIII.

VALENTIN , *seul.*

JE vais trouver mon maître ,
Savoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part , s'il a bon air en deuil.
Courage , Valentin ; ferme ; bon pied , bon œil.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *vêtu en deuil*,
VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'est plus surprenant ; et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous et lui ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil ,
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maître ;
Et moi , votre valet , j'ai peine à vous connoître.
Pour ne pas m'y tromper, souffrez, que de ma main,
Je vous attache ici quelque signe certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN , *mettant une marque au chapeau*.

Vous marquer de ma marque , ainsi que votre père ,

Pour vous mieux distinguer faisoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement,
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi ! monsieur, il vous doit compter toute la
somme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme.
D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris ;
Pour vous en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.

Lui, surpris, interdit, et ne sachant que dire,
 Croyant qu'elle tendoit un piège à sa vertu,
 L'a brusquement traitée; il s'est presque battu;
 Et, si je n'avois pas appaisé la querelle,
 Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons nais-
 sans ?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
 Il vous croit trop bien mort; et jamais, quoi qu'on
 ose,

Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.
 Mais voyons le beau-père, et servons notre amour.
 Heurte vite.

(*Valentin va frapper à la porte de Démophon,
 qui sort.*)

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER,
VALENTIN.

VALENTIN, à *Démophon*.

ETES-VOUS, monsieur, un honnête homme
Appelé Démophon ?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé.
Qui se nomme Ménechme, et qui vient de Péronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON, au *Chevalier*.

Ah! monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, monsieur, qu'une pareille joie
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie.

Et que tout le respect ici vous soit rendu ,
Que doit à son beau-père un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchanté;
Et mon ame seroit entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance, étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à sa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le ciel fasse miséricorde!
Mais nous parler de lui, c'est toucher une corde
Bien triste.. et qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais point trop. Nous étions de même âge tous deux.
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre.

154 LES MENECHMES,

Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé ;
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout ; et je crois que , dans toute sa vie ,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vrai... Cependant...

LE CHEVALIER, *bas à Valentin.*

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut rouvrir votre plaie ;
Prenons une matière et plus vive et plus gaie.
Vous allez voir ma fille ; et j'ose me flatter
Que son air et ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite ;
Je compte , en vérité , bien peu sur mon mérite

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort ; vous devez y compter ;
 Et du premier coup-d'œil vous saurez l'enchanter.
 Je me connois en gens , croyez-en ma parole :
 Et , de plus , Isabelle est une cire molle
 Que je forme et pétris comme il me prend plaisir.
 Quand vous ne seriez pas au gré de son desir ,
 (Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son père.
 Et pour voir à mes lois combien elle défère ,
 Mettez-vous à l'écart , je m'en vais l'appeller ;
 Et , sans être apperçu , vous l'entendrez parler.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAISSÉ-MOI seul ici ; va-t-en trouver mon frère ;
 Empêche-le sur-tout d'aller chez le notaire ;
 C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord
 Mais je ne pourrai pas , dans son ardent transport ,

L'empêcher de venir ici voir sa maîtresse :
Ainsi je suis d'avis , quelque ardeur qui vous presse ,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vite ; je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE,
LE CHEVALIER à l'écart.

DEMOPHON.

ISABELLE , approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous , mon père ,

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots , et vous parler d'affaire.
Un homme de province , assez bien fait pourtant ,
Doit , pour vous épouser , arriver à l'instant.

ISABELLE , *à part.*

Qu'entends-je ?

DEMOPHON.

DEMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable ;
 La naissance , le bien , tout m'est très-agréable ;
 Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon père , sans pousser ce discours jusqu'au bout ,
 Permettez-moi de dire , avecque déférence ,
 Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance ,
 Que je ne prétends point me marier.

DEMOPHON.

Comment ?
 D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
 Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.
 J'en connois les dangers. Aujourd'hui les époux
 Sont tous , pour la plupart , inconstans ou jaloux ;
 Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
 Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Quel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu ;
 Il suffit que ce soit un homme de province ;
 Et je n'en voudrois pas quand ce seroit un prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
 Contre le malheureux que l'on veut vous donner :
 Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres
 De qui les sentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *d part.*

Que vois-je ? juste ciel ! et quel étonnement !
 C'est Ménechme, grands dieux ! c'est lui, c'est mon
 amant.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire
 Ait rendu son esprit à mes lois si contraire :
 Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non ; ne contrainçons point, monsieur, ses volontés :
 J'aîmeroîs mieux mourir que d'obliger madame
 A faire quelque effort qui contrainût son ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit destiné ;

Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'est là le parti que vous me proposiez ?

DEMOPHON.

Eh ! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût et vos folles pensées
Ne rompoient mes desseins et toutes mes visées,

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un père.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon père me l'ordonne, et suis mon devoir.

SCÈNE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON,
ISABELLE.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sais ce que vous voulez dire.
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi,
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double et traîtresse!
Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse;
Et moi, de bonne foi, je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus. Mais dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur?...

LE CHEVALIER, à *Démophon*.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Oui, monsieur, dont j'enrage;
De plus, ma sœur aînée, et n'en est pas plus sage.

(à *Araminte*.)

Quel caprice nouveau; quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici, monsieur, qui, de sa vie,
Ne vous vit, ni connu, et n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! vous êtes fou, je crois!
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes lois;
Il a fait de mon bien un assez long usage:
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et, si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DEMOPHON, *bas au Chevalier*.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas à Démophon.*

Elle y vise assez.

DEMOPHON, *bas au Chevalier.*

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-temps
A m'entendre tenir des discours insultans.
A madame à présent je quitte la partie ;
Je reviendrai sitôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON, *bas au Chevalier.*

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit ;
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, monsieur, souffrez que je vous
quitte.

Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(*Il s'en va.*)

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Ne crois pas m'échapper.

SCENE VI.

ARAMINTE, DEMOPHON, ISABELLE,

ARAMINTE, *revenant sur ses pas.*

JE connois vos desseins,
 Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains;
 Mais je veux l'épouser en dépit de la fille,
 Du père, des parens, de toute la famille,
 En dépit de lui-même, et de moi-même aussi.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUEL vertigo l'agite, et l'a conduite ici ?
 Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.

ISABELLE.

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCENE VIII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON,
ISABELLE.

VALENTIN, à Ménéchme, dans le fond.

OUI, monsieur, les voilà, la fille avec le père:
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON, allant à Ménéchme, qu'il
prend pour le Chevalier.

Ah! Monsieur, pour ma sœur, et pour sa vision,
Il faut, ma fille et moi, vous demander pardon.
Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, monsieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour!
J'en suis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
 Et par même moyen, amant tendre et fidèle,
 Epouser une fille appelée Isabelle,
 Dont vous êtes le père, à ce que chacun dit.
 En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète,
 Combien de ce parti mon ame est satisfaite :
 Ma fille en est contente ; elle vous a fait voir
 Qu'elle suit maintenant l'amour et le devoir.
 Elle a senti d'abord un peu de répugnance ;
 Mais, vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vus quelquefois ?

DEMOPHON.

A l'instant,
 Vous sortez d'avec elle, et paroissiez content.

MENECHME.

Moi ! je sors d'avec elle ?

DEMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même :

Nous avions, de vous voir, une allégresse extrême,
 Quand ma sœur est venue, avec ses sots discours,
 De notre conférence interrompre le cours.
 Se peut-il que sitôt vous perdiez la mémoire ?

MENECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
 Que j'ai vu votre fille ? En quel temps ? Comment ? Où ?

DEMOPHON.

Tout-à-l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou :

C'est me faire passer pour un visionnaire ;
 Et ce début, tout franc, ne me satisfait guère.
 Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
 Que ce soit la première ou la seconde fois,
 Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas*.

Cet homme, dans l'abord, me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, ou m'a vanté, par écrit, vos appas :
 J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
 Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.

C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *d part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France ;
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, et n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée ?

MENECHME.

Mon ame, dans ce choix, est indéterminé.
La cour auroit pour moi d'assez puissans appas,
Si la sujétion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'art d'astrologie,
Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,

Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe ,
Je veux , si je le puis , remplir mon horoscope.
Oh ! j'aime à vivre , moi.

V A L E N T I N.

Vous êtes de bon sens.

I S A B E L L E, *bas.*

Quel discours ! Quel travers ! Est-ce lui que j'entends ?

M E N E C H M E.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? Vous paraissez surprise,
Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine , et soit dit entre nous ,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

I S A B E L L E.

Je sais à quel devoir l'état de femme engage.

M E N E C H M E.

Jusqu'ici je vous crois et vertueuse et sage ;
Cependant ce regard amoureux et fripon ,
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon :
J'en tire un argument , sans être philosophe ,
Que vous me réservez à quelque catastrophe.
Plâit-il ? Qu' en dites-vous ?

DEMOPHON.

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien ;
Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir de tels discours en face ?
Mon père, permettez que je quitte la place :
Monsieur me flatte trop ; ses tendres compliments
Me font connoître assez quels sont ses sentimens.

(Elle sort.)

SCENE IX.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manières.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh ! parbleu , je suis franc.

Femme , maîtresse , ami , tout m'est indifférent ;
Je ne me contrains pas , et dis ce que je pense.

DEMOPHON.

C'est bien fait. Vous aurez , je crois , la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi.

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doi :
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie !
Ce seroit un affront...

MENECHME.

Laissez-moi , je vous prie ,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit. Je vais travailler à l'hymen projeté.

(à part.)

Mon gendre prétendu me paroît bien sauvage ;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE X.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'AI donc vu là l'objet dont je serai l'époux ?

VALENTIN.

Oui, monsieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
Des ses perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE XI.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

QUEL surcroît d'embaras !
 Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas :
 C'est le marchand frippier qui nous rend sa visite.

M. COQUELET, *à Ménéchme qu'il prend
 pour le Chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
 J'ai ce matin , monsieur , appris votre retour ,
 Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
 Nous étions tous pour vous dans une peine extrême ;
 Car , dans notre maison , tout le monde vous aime ,
 Moi , ma fille , ma femme : elles trembloient de peur
 Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes ames !
 Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET.

Nous le devons , monsieur , pour plus d'une raison :

Vous êtes dès long-temps ami de la maison.

MENECHME, *bas à Valentin.*

Quel est cet homme là ?

VALENTIN, *bas à Ménéchme.*

C'est un visionnaire,

Une espece de fou, d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses débiteurs, et veut que cela soit :
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie est nouvelle, et rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme et me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, sans contester.

VALENTIN, *bas à Ménéchme.*

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,

Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un huissier:
De poursuites, d'exploits, il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête!
Comment vous nomme-t-on?

M. COQUELET.

Oh! vous le savez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore

Le mal qui le possède?

M. COQUELET, *d'Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *d'part, d M. Coquelet.*

Sa mémoire est perdue; il ne se souvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie:
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, *d'part, d Valentin.*

Ciel! que me dites-vous? Quel triste événement!
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment?

On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

M. COQUELET, *d Ménéchme.*

Je plains bien le malheur qui vous est survenu;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez...

LES MENECHMES,

MENECHME.

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits,
Qu'à votre régiment l'an passé je fournis.

MENECHME.

Mon régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis marchand frippier :
Mon nom est Coquelet, syndic et marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire.

(Il lui donne son mémoire.)

MENECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en fais cas.
*(Il déchire le mémoire, et lui jette les morceaux
au visage.)*

VALENTIN, à Ménechme.

Ah! monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, ramassant les morceaux.
 Déchirer un billet!... le jeter à la face!...
 Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi?

VALENTIN, se mettant entre deux.

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, à M. Coquelet.

Sans faire tant bruit,

Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

VALENTIN, à M. Coquelet.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable et digne des galères.

MENECHME, à Valentin.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, à *Ménechme.*

Laissez-le aller :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

(à *M. Coquelet.*)

Vous causerez ici quelqu'accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, à *M. Coquelet.*Partez, monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler son cerveau ?

M. COQUELET

Oui, je pars ; mais peut-être, avant qu'il soit une
heure,

Je lui ferai changer de ton et de demeure.

Serviteur.

SCENE XII.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

CONTRE un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoi s'avise-t-on de me venir chercher,
Pour être le plastron de ses impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire, et ne différons plus.

VALENTIN.

Présentement, monsieur, nos pas seroient perdus ;
Il n'est pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile.
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vu aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.

(Il sort.)

SCENE XIII.

VALENTIN, *seul.*

JE prétends l'observer autour de cette place.
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse :
Tout succède à mes vœux ; et j'espère, en ce jour,
Servir utilement la fortune et l'amour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *seul.*

J'AI toujours observé cette porte de vue,
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens dans ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

MAIS j'apperçois Finette ; et mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens ; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traité avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée ;
 Et ma maîtresse en est si fort scandalisée ,
 Que , rompant avec lui désormais tout-à-fait ,
 Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres d'accord ; c'est un dépôt stérile ,
 Dont la garde , à mon sens , est assez inutile :
 Mais pour le portrait d'or , attendu le métal ,
 Le cas , à mon avis , ne paroît pas égal.
 Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcèle ,
 Tu sais , ma pauvre enfant , qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras.
 Mais, depuis quelque temps , un oncle , un honnête
 homme ,

(A peine pouvons-nous dire comme il se nomme)
 A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs
 Pour nous mettre à notre aise , et nous faire ses hoirs :
 Soixante mille écus d'argent sec et liquide
 Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah ciel ! que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi ! dans si peu de temps vous auriez hérité ?

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le testament, et reçu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême,
S'il se piquoit encor d'avoir des feux constans :
Il faut bien, dans la vie, aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi je quitte les soubrettes :
 Mon amour veut domter des cœurs d'un plus haut
 rang :

Je prends un vol plus fier , et suis haussé d'un cran.
 Mes mains de cet argent seront dépositaires ;
 Et je vais me jeter , je crois , dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires , toi , toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans ,
 Je veux que l'on me voie , avec des airs fendans ,
 Dans un char magnifique , allant à la campagne ,
 Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
 Un suisse à barbe torse , et nombre de valets ,
 Intendans , cuisiniers , rempliront mon palais :
 Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ;
 Le vin y coulera , comme l'eau dans la Seine :
 Table ouverte à dîner : et les jours libertins ,
 Quand je voudrai donner des soupers clandestins ,
 J'aurai , vers le rempart , quelque réduit commode ,
 Où je régèlerai les beautés à la mode ,
 Un jour l'une , un jour l'autre ; et je veux , à ton tour ,
 Et devant qu'il soit peu , t'y régèler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.

Mais quelqu'un vient ici.

SCENE III.

MENECHME, VALENTIN,

FINETTE.

VALENTIN.

C'EST Ménechme lui-même.

(à Ménechme.)

A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu.

MENECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez, en ce lieu, quelque temps attendu ;
 Mais j'ai cherché long temps un papier nécessaire,
 Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE, *à Ménechme, qu'elle prend pour le
 Chevalier.*

Ma maîtresse, rompant avec vous tout-à-fait,

M'envoie ici , monsieur , demander son portrait ,
 Ses lettres , ses bijoux , en nous rendant les nôtres ,
 Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres .
 Les voilà .

*(Elle tire de sa poche une boîte à portrait , et un
 paquet de lettres .)*

MENECHME , à Finette .

Tout ceci doit-il durer long-temps ?

FINETTE .

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
 Quand il est survenu rupture ou brouillerie ,
 Et que de se revoir on n'a plus nulle envie ,
 On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits ,

MENECHME .

C'est l'usage ?

FINETTE .

Oui , monsieur , on n'y manque jamais .
 Ce garçon vous dira que cela se pratique ,
 Lorsque de savoir vivre et de monde on se pique .

VALENTIN .

Pour moi , dans pareil cas , toujours j'en use ainsi .

MENECHME.

Savez-vous bien , m'amie , enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement , me lasse et me fatigue ;
Et que pour vous payer de toute votre intrigue ,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait , et rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! Qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Oui , sans doute , le vôtre ,
Que ma maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtresse ?

FINETTE.

Hé bien !
Allez-vous dire encor que ce sont-là des fables ,
Et que rien n'est plus faux ?

MENECHME.

Oui , de par tous les diables ,
Je le dis , le soutiens , et je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! vous pourriez jurer , monsieur...

MENECHME.

J'en jurerai.

Je ne me suis jamais ni fait graver , ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, *bas à Ménéchme.*

Il n'est plus temps de feindre ;

Si vous l'avez reçu , dites-le sans façon :

C'est pousser assez loin votre discrétion.

MENECHME, *à Valentin.*

Je ne sais ce que c'est , ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde ?

MENECHME.

Non , à moins que le diable , à me nuire obstiné ,

Ne l'ait peint de sa main , et ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace ! Quel front ! mais je veux le confondre.

Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

(Elle ouvre la boîte , et en montre le portrait à
Ménéchme.)

Hé bien ! connoissez-vous ce visage et ces traits ?

MENECHME, *considérant le portrait.*

Comment diable ! c'est moi ! qui l'eût pensé jamais ?
Ce sont mes yeux , mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc , je vous prie ;
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi , c'est vous-même ; et vous voilà parlant.
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME, *à part.*

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche , à leurs frais ,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès ,
Pour me jouer ici quelque noir stratagème.

FINETTE, *à Ménéchme.*

Finissons , s'il vous plaît ,

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même.

Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens ,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps

F I N E T T E.

Rendez donc le portrait.

M E N E C H M E.

De qui ?

F I N E T T E.

De ma maîtresse.

M E N E C H M E , *la prenant par les épaules.*

Je ne sais ce que c'est. Passe vite, et me laisse.

F I N E T T E.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux ,
Je pourrois bien , monsieur , vous arracher les yeux ?

V A L E N T I N , *bas à Ménéchme.*

Pour éviter, monsieur, de plus longue querelle ,
Rendez-lui son portrait, et vous défaites d'elle.
Vous savez ce que c'est qu'une amante en courroux :
Les enfers déchaînés seroient cent fois plus doux.

M E N E C H M E.

Mais, quand elle seroit mille fois plus diablesse ,
Je ne la connois point, elle, ni sa maîtresse.

VALENTIN, *bas à Finette.*

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur :
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendra tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre ;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAIS peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable et bien
fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amans, tel dépit n'est qu'une bagatelle ;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCENE V.

SCENE V.

LE MARQUIS, VALENTIN,
MENECHME.

VALENTIN, *d part.*

MAIS je vois le Marquis ; il tourne ici ses pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embaras.

LE MARQUIS, *embrassant vivement Menechme
qu'il prend pour le Chevalier.*

Hé ! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune !
Qué jé t'embrasse...encore.... et millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aie à té révoir,
Régardé-moi ; jé suis outré dé désespoir ;
Lé jour mé scandalise, et voudrois contré quatre,
Pour terminer mon sort, trouver sul à mé battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup dé pistolet mé seroit coup dé grace ;
Jé voudrois qué quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME, *à part, à Valentin.*

Quel est ce gascon-là ?

VALENTIN, *bas à Ménéchme.*

C'est un de vos amis
Sans doute, et des plus chers.

MENECHME, *bas à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Jé sors d'uné maison, qué la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse !
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet lé caprice outrageant,
M'oblige à té prier dé vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé bésouin té fit prendre.
Excuse si jé viens ici t'importuner ;
En l'état où jé suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connois point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel est donc cé discours ? Il mé passe. A l'entendre...

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous né mé devez pas cent louis ?

MENECHME.

Non , ma foi ;

Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il né vous souvient pas qu'allant en Allémagne ,
Etant vuide d'argent pour fairé la campagne :
Sans âne , ni mulets , prêt à demeurer là...

MENECHME, *le contrefaisant.*

Jé né mé souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes mé trouver pour vous fairé ressource ;
Et qué , sans déplacer , jé vous ouvris ma bourse.

MENECHME.

A moi ? j'aurois perdu le sens et la raison ,

De prétendre emprunter de l'argent d'un gascon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci présent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, jé rémets son visage.

(*à Valentin.*)

Viens-ça, vélître ; parle : oseras-tu nier
Cé qué son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

V A L E N T I N.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main dé fureur possédée...

V A L E N T I N.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelqué confuse idée ? Oh ! moi, j'en suis certain.

(*à Ménechme.*)

Ça, monsur, mon argent, ou l'épée à la main.

M E N E C H M E.

Quoi ! pour ne pas vouloir vous donner cent pistoles ,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu trêve aux paroles ,
Il mé faut des effets ; vite , dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé ; de grace , expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication , la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais , monsieur...

LE MARQUIS.

Mais , monsur , il faut mé satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire , moi ? Mais je ne vous dois rien ;
Faites-nous assigner , nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on mé doit , voilà lé sergent qué jé porte.
(*Il met l'épée à la main.*)

MENECHME , à part.

Juste ciel ! quel brutal ? Si faut-il que j'en sorte.
(*haut.*)

Combien vous est-il dû ?

L'avez-vous oublié ?

Cent louis.

MENECHME.

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Qué jé devienne atôme, ou qu'à l'instant jé mure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart-d'hure.

VALENTIN, *bas à Menechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront soixante mille écus ?

Lui n'a plus rien à perdre.

MENECHME, *bas à Valentin.*

Il est pourtant bien rude.

LE MARQUIS.

Qué dé réflexions, et qué d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux ;
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante.

(Bas à Valentin.)

Tirez-moi de ses mains ; faites qu'il se contente,

(à part.)

Ah ! si je n'avois pas hérité depuis peu ,
Je me battois en diable ; et nous verrious beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié , monsieur , de votre dette ;
Demain ou vous fera votre somme complete.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adiu, monsur, adiu; je vous croyois du cur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur :
Mais cette occasion mé prouve lé contraire :
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire.
Jé serois dégradé dé noblesse chez nous,
Si j'étois acosté d'un lâche tel qué vous.

S C E N E V I.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ? Quel pays ! Quelle race parjure !
Hommes , femmes , passans , marchands , gascons ,
 commis.

Pour me faire enrager , tous semblent s'être unis.

Je n'en connois aucun ; et tous , à les entendre ,
Sont mes meilleurs amis , et viennent me suspendre .
Allons voir mon notaire ; et sortons , si je puis ,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis .

(*Il s'en va .*)

VALENTIN , *courant après lui .*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MENECHME .

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'apprehende encor , dans mon soupçon extrême ,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même .

S C E N E V I I .

VALENTIN , *seul .*

Le pauvre diable en a , par ma foi , tout son soul ;
Il faudra qu'il décampe , ou qu'il devienne fou ;
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite ,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte .

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi!
 Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le croi.
 J'ai reçu mon argent : regarde, je te prie,
 Des billets que je tiens la force et l'énergie;
 Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris;
 L'un de trois mille écus; l'autre de neuf, de six,
 De huit, de cinq, de sept. J'acheterois, je pense,
 Deux ou trois marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien nous vient de toutes parts.
 De grace, laissez-moi promener mes regards.
 Sur ces billets moulés, dont l'usage est utile.
 La belle impression ! les beaux noms ! le beau style
 Ce sont-là les billets qu'il faut négocier,
 Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
 Où l'amour se distile en de fades paroles,
 Et qui ne sont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout aussi bien que toi;

Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi :
J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

V A L E N T I N .

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre ;
Votre frère pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis , qui jadis nous prêta cent louis ,
Est venu brusquement lui demander la somme :
Votre frère d'abord a rembarqué son homme ;
Mais lui , sourd aux raisons qu'il a pu lui donner ,
A voulu sur-le-champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ;
Et , mettant à profit mon conseil salutaire ,
Il en a délivré plus de moitié complant ,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

V A L E N T I N .

Vos obligations ne sont pas si parfaites ;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

V A L E N T I N .

Oui vraiment. Il est un peu brutal ,

Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ,
Il a sur son chapitre étendu la satire ,
Et tenu face à face un propos aigre doux.
Qu'on met sur votre compte , et que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER,
VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Mais je la vois paroître. Où tournez vous vos pas ,
Madame ? où fuyez-vous ?

ISABELLE, *traversant le Théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le *qui pro quo*.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte ,

Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, et ne vous voir
jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective;
Je vous parois sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non; je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous saurez qu'en ces lieux...

ISABELLE

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN

VALENTIN, *à Isabelle.*

Écoutez, sans tant vous émuvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expose encore à des sottises ?

VALENTIN.

Mon Dieu ! non. Sans sujet vous en venez aux prises,
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

ISABELLE.

Oh ! pour moi, j'ai raison ; toi-même sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER.

Moi ! je vous ai...

VALENTIN, *au Chevalier.*

Paix donc, point tant de pétulance,
Je ne dirai plus rien, si vous parlez toujours.

(*à Isabelle.*)

L'homme qui vous a fait d'impertinens discours,
C'est lui, sans être lui : ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom et de visage ;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entr'eux ;
Tous les deux ne font qu'un, et cependant sont deux.
Ainsi c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop claire :
Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère ;
Frère jumeau semblable et d'habits et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui ; mais, quoiqu'il soit sem-
blable,
L'autre est un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
 Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.
 L'amour rend ma méprise et juste et raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
 Souffrez que mon transport...

(Il veut lui baiser la main.)

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
 Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
 Mais, d'une et d'autre part, oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau
 du Chevalier.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal ;
 Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
 Mais n'allez pas tantôt, pardevant le notaire,
 Epouser l'un pour l'autre, et prendre le contraire :
 Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux,

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, et je n'en veux aucune.

VALENTIN

Trêve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux, vous et moi, nous appelle.
Que madame à présent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat; et qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, madame ; et je ne saurois croire
Que l'on puisse trouver une ame encor si noire.
Lorsque j'e l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, et l'auroit, je crois, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah ! madame, arméz-vous d'un généreux courage ;
Poursuivez votre pointe, et faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.

Les filles, en ce temps si souvent attrapées,
 Sur la foi des sermens avoient été trompées;
 Et, voulant mettre un frein au dégoût des amans;
 Se faisant d'un écrit confirmer les sermens:
 Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,
 Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance?
 Je vois bien maintenant que dans ce siècle ingrat,
 Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
 Mais c'est notre destin : toujours, tant que nous
 sommes :
 Nous serons les jouets et les dupes des hommes.

A R A M I N T E.

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
 De venger, si je puis, tout le sexe offensé,

F I N E T T E.

Quoi donc ! il ne tiendra, pour engager le monde,
 Qu'à venir étaler une perruque blonde !
 Une tête éventée, un petit freluquet,
 Qui s'admire lui seul et n'a que du caquet,
 Parce qu'il a bon air, et qu'on a le cœur tendre,
 Impunément viendra nous plaire et nous surprendre ;
 Nous fera par écrit sa déclaration,
 Sans en venir après à la conclusion !
 Non, c'est une noirceur qui crie au ciel vengeance :

Il faut de cet abus réprimer la licence ;
Et, quand ce ne seroit que pour vous en venger ,
Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

A R A M I N T E.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage ?

F I N E T T E.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent ?
Cela fut bon du temps du monde adolescent,
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour, et même sans estime.
Il faut se marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
Ce conseil bienfaisant que mon amour vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre personne :
Et rester vieille fille est un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCÈNE II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE,
FINETTE.

DEMOPHON,

Le hasard justement en ce lieu vous amène ;
D'aller jusques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hasard nous sert donc tous deux également,
Mon frère ; car chez vous j'allois pareillement,
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma sœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimère et pure vision ?
Finissez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverser mes desseins ; et montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison, vous babillez toujours ;
Mais vous sâvez quel cas je fais de vos discours.

Ménechme m'appartient ; et voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main , pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jûsqu'ou va , ma sœur , votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il est , vous dis-je , à moi ; je l'ai bien acheté.
Entendez-vous , ma nièce ?

ISABELLE.

Oui , sans doute , ma tante ,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir , vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien ,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot et malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits ,
Vos yeux vous sont garans qu'on ne change jamais :
Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont, pour le moins, aussi beaux que les
vôtres ;

Et, lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh ! je suis à la fin bien las de vous entendre.

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE,
ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

HEUREUSEMENT ici je vois venir mon gendre.

(à Ménéchme.)

Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux ?

MENECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux.

Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.

Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attends ; et je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, et me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain.
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue ;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que lucifer.

ARAMINTE, à Menechme.

Traître ! c'en est donc fait, malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes sermens, malgré ton tendre choix !

MENECHME.

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois !

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidèle !
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle !
Tu me vois expirante et cédant à mon sort,

Sans donner seulement une larme à ma mort !

(Elle tombe sur Finette.)

MENECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée !
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE, à Ménechme.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtresse ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe ?
Déjà, pour mon repos, il devoit l'avoir fait,

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promesse en main ; voilà ta signature ;
Je puis, par ce témoin, confondre l'imposture.

(Démophon prend la promesse.)

MENECHME, à *Démophon*.

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *lui montrant la promesse.*

(*bas.*)

Mais voilà votre nom « Ménechme ». En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'est ma sœur, et je puis assoupir tout cela.

MENECHME, à *part*, à *Démophon*.

Moi ! si j'ai jamais vu ces deux friponnes-là ?
Pardonnez-moi le mot ; c'est votre sœur, n'importe ;
Je veux bien à vos yeux, et devant que je sorte,
Que satan.... lucifer....

DEMOPHON, à *part*, à *Ménechme*.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer,

(*à Araminte.*)

Esprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON,
ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah ! monsieur Robertin , vous venez justement
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie ,
Dans un jour plein de joie , en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas ,
Sur-tout à la future : elle a beaucoup d'appas ;
Mais un époux bien fait , tel que l'amour lui donne ,
Malgré tous ses attraits , manquoit à sa personne ,
Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve , et me voir enterrer :
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, *à Isabelle.*

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
 Votre beauté le charme autant que votre esprit,
 Je stipule, pour lui, que c'est un honnête homme.

MENECHME, *à Robertin.*

Vous vous moquez, monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
 La franchise du cœur qu'il a par préciput.

MENECHME, *à Robertin.*

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
 C'est vous qui des vertus êtes le protocole ;
 Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
 Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
 A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose ;
 Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

D E M O P H O N .

Vous direz vos raisons et vos griefs demain ,
Ma sœur. Ne laissons pas d'aller notre chemin ,

R O B E R T I N .

Voici donc le contrat...

M E N E C H M E .

Mais , monsieur le notaire ;
Avant tout , finissons une certaine affaire ,
Qui , plus que celle-là , me tient sans doute au cœur.

R O B E R T I N .

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurois pas usé de tant de diligence ,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

M E N E C H M E .

Vous m'avez vu chez vous ?

R O B E R T I N .

Oui , monsieur.

M E N E C H M E .

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt...

MENECHME.

Qui ? moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous ; oui, vous. Au logis où j'habite,
 Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite :
 Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
 N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu... Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, et me fâche à la fin.
 Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Qui, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas notaire ?

ROBERTIN.

Et, de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.

N'avez-vous pas chez vous soixante mille écus

A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme ?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
 En bon argent comptant, ou billets au porteur,
 Dont j'ai votre quittance ; et c'est-là le meilleur.

MENECHME.

Quoi ! monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN.

Quoi! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus?

MENECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DEMOPHON, *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, doucement; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux,

ISABELLE.

Monsieur, pourroit-il bien avoir l'ame assez noire?..

ARAMINTE.

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès; et, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON ;
 ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN,
 FINETTE.

VALENTIN.

Hé ! qu'est-ce donc, messieurs ? voilà bien du
 grabuge.

MENECHME, *montrant Valentin.*

De notre différend, cette homme sera juge ;
 Il ne ma point quitté, je m'en rapporte à lui.

(*à Valentin.*)

Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
 De monsieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espèce :
 Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,
 Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant au collet.*

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur !
 Tu peux soutenir...

VALENTIN.

Oui , je soutiens que la somme
 A tantôt été mise entre les mains d'un homme
 Semblable à vous d'habit, de mine , de hauteur ,
 Qui prétend épouser la fille de monsieur ;
 Il s'appelle Ménechme , il est de Picardie ;
 Et , si vous le niez , c'est une perfidie.
 Je lèverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN , à *Démophon*.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit ,
 Plus noir , plus scélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
 Je vous embarquois là dans une belle affaire !

DEMOPHON , à *Ménechme*.

Je vous prenois , monsieur , pour un homme de bien ,
 Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait , il n'est point d'injustice ,
 De crimes , de noirceurs , dont il ne soit complice.

FINETTE , à *Ménechme*.

Traître ! te voilà donc à la fin confondu !
 Sans autre procédure , il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.

Non , je ne pense pas que l'enfer soit capable

De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchans que vous tous ;
Et... je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCÈNE VI, et dernière.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN,
VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, *a part.*

MA présence, je crois, est ici nécessaire,
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

DEMOPHON, *apercevant le Chevalier.*
Qu'est-ce donc que je vois ?

ROBERTIN, *apercevant le Chevalier.*
Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, *apercevant le Chevalier.*
Quelle aventure, ô ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE, *apercevant le Chevalier.*
Madame, je ne sais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais en fin je vois double.

MENECHME, *apercevant le Chevalier.*

Quel objet se présente, et que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon
miroir.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, monsieur, mon nom et ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voilà sur ma parole, encor quelque fripon !

(*au Chevalier.*)

Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon
nom ?

Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MENECHME.

Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mère.

LES MENECHMES,
LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même manière.

MENECHME.

Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frère, un mauvais garnement,
Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frère, étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image; et qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frère!

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit: voilà tout le mystère.

MENECHME.

M E N E C H M E.

Est-il possible ? ô ciel !

L E C H E V A L I E R.

Que cet embrassement

Vous témoigne ma joie et mon ravissement.

Mon frère, est-ce bien vous ? Quelle heureuse rencontre !

Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

M E N E C H M E.

Mon frère, en vérité... je m'en réjouis fort :

Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

F I N E T T E , à *Araminte.*

En tout ceci, madame, il n'y va rien du nôtre ;

Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre

D E M O P H O N.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.

(à *Isabelle.*)

Il te faut un époux, en voilà deux pour un ;

Choisis le bon pour toi, ma fille, et te contente.

ISABELLE, *reconnoissant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente,

Portée également de l'une et l'autre part ,

(*Elle donne la main au Chevalier.*)

Je prends , monsieur : il faut en courir le hasard.

ARAMINTE , *prenant Ménechme par le bras.*

Et moi , je prends monsieur.

MENECHME , *à Aramainte.*

Il semble à vous entendre ,
Que vous n'avez ici qu'à vous baisser et prendre.

VALENTIN , *prenant Finette par le bras.*

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient ,
Par droit d'aubaine aussi , Finette m'appartient.

ROBERTIN , *prenant les deux frères par le bras.*

Moi , je vous prends tous deux. Je veux que l'on
m'instruise.

En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER , *à Robertin.*

N'en soyez point en peine , et je les ai reçus.
C'est moi qui , pour la mienne , ayant pris sa valise ,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui , pour un legs , vient d'arriver ici :
C'est moi qu'on a cru mort , et qui m'en suis saisi ?

C'est moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
(*montrant Araminte.*)

A madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui, depuis, brûlant des plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, monsieur le notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire :
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire,

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content ;
Peurvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc ! vous voulez que j'épouse une folle ?

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Et de quel droit, monsieur, me faites-vous la loi ?
Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER , *à Ménéchme et à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
 Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-même.
 Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
 De la succession recevez la moitié.
 Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME , *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frère.

(*à Araminte.*)

Çà, ma reine, épousons, malgré notre discord.
 Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
 Moi vous nommant friponne, et vous m'appellant
 traître :

Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous
 connoître.

Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
 S'en sont dit tout autant, et se connoissoient bien.

F I N E T T E.

Moi, quand ce ne seroit que pour la ressemblance,
 Je voudrois l'épouser, sans tant de résistance.

A R A M I N T E.

Si je pouvois un jour me résoudre à ce choix,
 Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.

Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue ;
 Mais, en me mariant, votre attente est déçue.
 Oui, je l'épouserai, pour me venger de vous,
 Lui donner tout mon bien, et vous désoler tous,

MENECHME.

Ce sera très-bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
 Puisqu'un coup du hasard vous met dans ma famille.
 Je voulois un Ménechme ; en lui donnant la main,
 Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
 Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier ;
 Marions-nous aussi, pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en pas mentir, j'en aurois grande envie à
 Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu ?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(Aux auditeurs.)

Messieurs, j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête ;
De myrte et de laurier je vais ceindre ma tête ;
Mais si je méritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN DU TOME TROISIÈME.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce volume.

L ES Folies Amoureuses , comédie en vers et en trois actes.	Page 5
Epître à M. Despréaux.	25
Les Ménechmes , ou les Jumeaux , comédie en vers et en cinq actes.	99

SIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE

The end of the world is at hand

The end of the world is at hand

The end of the world is at hand

The end of the world is at hand

The end of the world is at hand

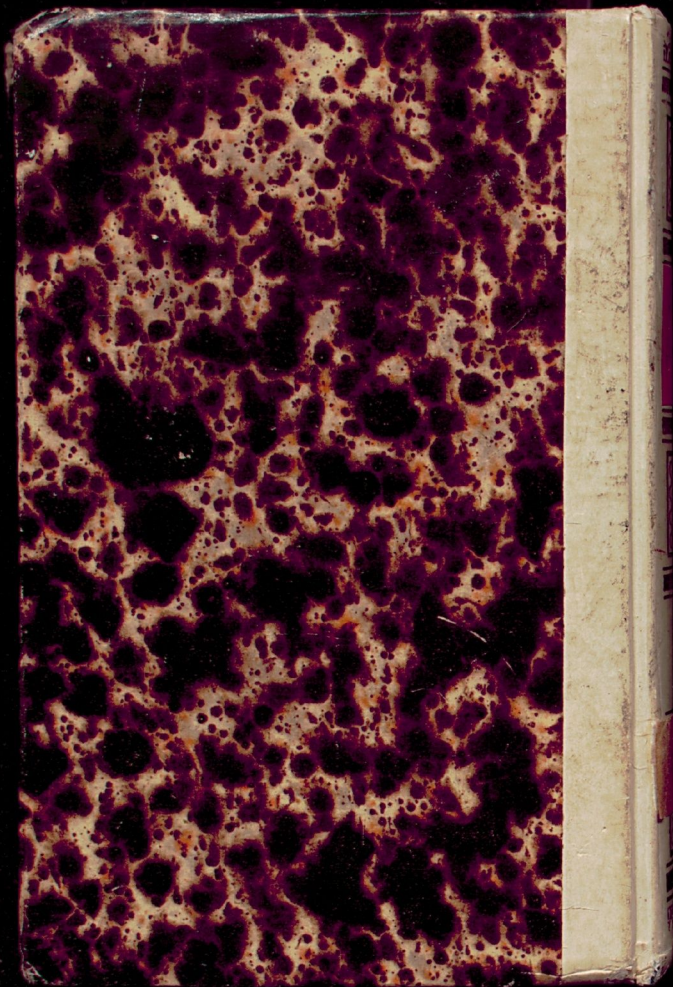


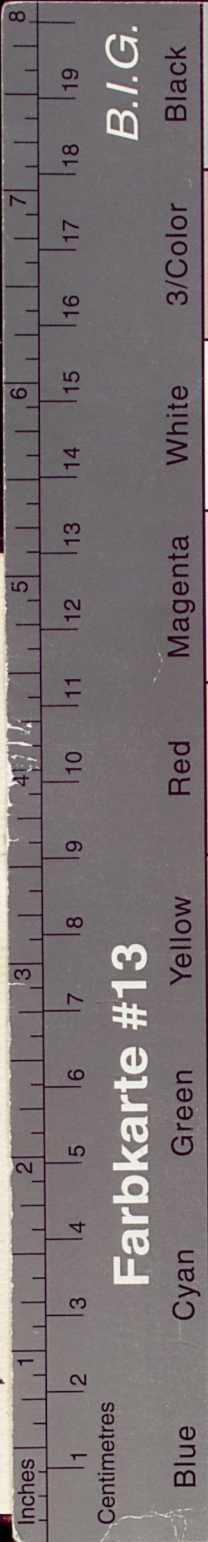
110 383

AB 110 383

S

(314.)





B.I.G.

Farbkarte #13



CHEF-D'OEUVRES
DE
REGNARD.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,
rue Jacques, n^o. 22.

AN VII DE LA REPUBLIQUE.